

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 15 de chaque mois).
France: Un An: 32 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 40 fr. - 6 Mois: 22 fr. - 3 Mois: 12 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. (NAPOLEON)
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adressez toute la correspondance à L'ADMINISTRATEUR d'Excelsior, 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS. Téléphone: WAGRAM 57-44, 57-45. Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS.

Sur l'échiquier de Verdun, les Allemands n'ont pas beau jeu



UN OFFICIER FAIT PRISONNIER A BETHINCOURT



UNE HALTE DE TROUPES DE RENFORT



ECLATEMENTS D'OBUS PRÈS DE NOS LIGNES



UN DÉPÔT DE GRENADES ET DE PETARDS



BOYAU CONDUISANT AUX PREMIÈRES LIGNES

L'amour-propre allemand s'acharne à la conquête, de plus en plus problématique pourtant, de Verdun. Les ennemis de la civilisation payent, par des pertes sanglantes, les quelques gains de terrain qu'ils n'enregistrent d'ailleurs dans leurs communiqués qu'avec une discrétion significative. Leur offensive qui devait être décisive en quelques jours n'illusionne point les neutres qui continuent, en présence du terrible échiquier, à marquer des points à l'avantage de nos armées.

M. Alfred Erckmann, qui vient de mourir à Paris, était le neveu d'Emile Erckmann... Eh bien! oui, Erckmann, le grand romancier, le mâle du couple Erckmann-Chatrion.

Les deux noms sont inséparables et c'est pourquoi le premier, prononcé isolément, n'a pas suffi pour vous rappeler tout de suite la magnifique série des romans nationaux : *Madame Thérèse*, le *Conscrit de 1813*, *l'Invasion*, le *Blocus*; ou bien les romans alsaciens tels que : *l'Ami Fritz*, le *Joueur de clarinette* et les *Deux frères*, dont la pièce que reprend demain la Comédie-Française, les *Hantzau*, est tirée.

M. Alfred Erckmann, à qui la mémoire de son oncle était chère, a eu du moins, avant de disparaître, la satisfaction de voir la faveur revenir aux romans du vieux maître. Depuis quelques années déjà, en effet, les régents de Manuels, réparant bon gré mal gré leur injustice à l'égard d'Erckmann-Chatrion, daignent enfin ranger ceux-ci parmi les écrivains dont une littérature a lieu de s'enorgueillir.

Je dois dire sans fausse modestie que j'ai bien fait pendant vingt-cinq ans tout ce que j'ai pu pour cela.

M. Alfred Erckmann le savait et voulut bien ne pas l'oublier lorsque fut inauguré, en 1902, à Lunéville, le petit monument érigé à son oncle, Erckmann, né à Phalsbourg, était mort à Lunéville, inconsolable de l'annexion de son berceau.

J'avais été bien inspiré en arrivant la veille de la cérémonie. Emile Hinzelin se souvient-il de notre visite matinale en plein hiver, à la tombe de l'écrivain? Alfred Erckmann nous en fit les honneurs à nous deux seuls, avec beaucoup de bonne grâce. Il nous conduisit ensuite à la maison habitée par l'exilé de Phalsbourg... je pus ainsi, ces pieux devoirs remplis, me dorer au banquet démocratique présidé par le général André, en ce temps-là ministre de la Guerre. A l'heure même où les convives se mettaient à table, je repartais pour Paris.

Alfred Erckmann ne me garda pas rancune d'avoir faussé compagnie aux organisateurs d'une manifestation dont le romancier populaire était le prétexte plutôt que l'objet. Qui sait même si le neveu ne s'est pas dit, pensant à moi : « En voilà au moins un qui aimait mon oncle pour lui-même! »

C'est vrai. J'ai toujours eu pour Erckmann-Chatrion la plus vive admiration. La plupart de leurs livres méritent l'éloge que Lamartine faisait en ce termes du *Conscrit de 1813* : « Ce n'est pas là un roman, c'est la nature, une goutte de vérité populaire... la mémoire minutieuse d'une époque. » Il faut voyager en Erckmann-Chatrion pour avoir une idée de l'Alsace d'autrefois; quant à leurs romans nationaux, la guerre et la paix y alternent en tableaux contrastés qui, longtemps encore, pourront servir de modèles.

Je souhaite aux soldats d'aujourd'hui la bonne fortune qui échet aux volontaires de 92, aux conscrits de 1813 et aux montagnards du Dagsberg, célébrés par les conteurs alsaciens.

Il y a toutefois une figure que les futurs romanciers de la Grande Guerre ne retraceront pas : celle de la vivandière, immortalisée à la fois par *Madame Thérèse*, cantinière à l'armée de la Moselle, et par la lithographie de Raffet : *Secours la vivandière!*

La popularité d'Erckmann-Chatrion date de *Madame Thérèse* (1864). Rien de plus simple pourtant que cette histoire. Madame Thérèse, fille de paysans lorrains, est vivandière d'une de ces brigades qui portaient aux frontières, en 1792, l'amour de la Jeune République et le respect des Droits de l'Homme. Elle emmenait son frère, le petit Jean, qui bat la charge tandis qu'elle verse à boire; deux façons de mettre du cœur au ventre. Laisée pour morte sur le terrain, dans un combat contre les Croates, Mme Thérèse est recueillie par des villageois arriérés qui la soignent, la guérissent et qu'elle convertit, en retour, à l'esprit nouveau.

C'est tout — et c'est épique. C'est une transcription de la *Marseillaise* pour contralto... ou plutôt, c'est la *Marseillaise* elle-même incarnée, électrisant tout sur son passage.

Les cantinières ont disparu des armées de la Troisième République... Doit-on le regretter? Est-ce que les cantinières qui, aujourd'hui, manquent au front, ne sont pas avantageusement remplacées, à l'arrière, par la quantité de femmes dévouées qui donnent leurs soins aux blessés?

Oui et non. Leur rôle, au demeurant, n'est pas le même. Les unes et les autres disent au soldat : « Viens avec nous, petit... » mais la vivandière le lui disait avant le combat et l'infirmière le lui dit après... Il y a une différence entre promettre la victoire et faire espérer la guérison.

Lucien Descaves.

Ce que l'on dit

En attendant...

Le parti socialiste unifié de France doit-il reprendre les relations internationales, c'est-à-dire répondre à une convocation qui lui fut faite récemment par le bureau international socialiste, et envoyer des délégués qui iraient retrouver quelque part, en même temps que des délégués anglais, russes, italiens, suisses, etc., des délégués allemands?

Par 2.000 voix contre 900, le conseil national du parti socialiste a décidé de ne pas répondre à cette convocation, de ne pas reprendre les relations internationales. Le résultat matériel et immédiat de la délibération est heureux, le résultat moral ne l'est pas autant, car, comme le fait remarquer Hervé dans la Victoire, lorsque la même proposition avait été faite il y a quelques mois, après la petite parlotte de Zimmerwald, la presque unanimité des socialistes français s'était décidée pour l'abstention. Aujourd'hui un tiers du parti s'est prononcé pour la reprise des relations. « Mauvaise journée pour la défense nationale », ajoute Hervé.

Il a raison. Mais tout de même il fallait bien s'attendre à quelque chose de semblable. Nos socialistes devaient fatalement se scinder en deux groupes. Ceux qui s'aperçoivent que les socialistes allemands sont : 1° des Allemands, ce qui ne saurait étonner, et 2° pour la majeure partie, de petits bourgeois radicaux impérialistes et militaristes, n'ayant de socialiste que le nom. Et ceux qui se disent que l'essence du socialisme est d'être international, et qu'il faut à tout prix sacrifier au dogme.

Les premiers sont des réalistes et des gens pratiques, les autres des logiciens. Il n'y a rien de telu comme les logiciens, ni rien de plus dangereux. « Périssent les colonies plutôt qu'un principe! » fut déjà le cri d'un logicien révolutionnaire, il y a cent trente et quelques années. Et la France perdit en effet ses colonies. A cette heure, il ne s'agit plus seulement des colonies, mais du libéralisme dans le monde. Ces logiciens n'y ont point pensé.

Pierre Mille.

Nous disions dernièrement que les Allemands rencontreraient quelques difficultés dans le recrutement de leurs professeurs de flamand à l'Université de Gand transformée. Les Belges se refusent.

Ils n'ont pas plus de chance auprès des flaminguants eux-mêmes. Ceux-ci viennent de faire savoir à von Bissing, par l'entremise de l'organe de leur groupe politique, que « la question de l'Université de Gand est une question nationale intérieure, qu'elle regarde seulement les Belges qui, pour régler le fonctionnement de leur université, n'accepteront en aucune façon l'intervention de l'autorité allemande ».

Autrement dit : mêlez-vous de vos affaires.

On a déjà fait et on fera encore de bien beaux livres avec les mots héroïques de nos poilus. En voici un rigoureusement authentique qui méritera d'être cité dans cette future anthologie de la Grande Guerre.

A un poste d'écoute, cinq hommes veillaient. C'était en Argonne, lors de la première ruée allemande vers les défenses de Verdun. Un obus tombe, éclate, tue quatre hommes. Imperturbable, le seul survivant demeure à son poste. Soudain, le téléphone résonne.

— Allô, allô!

— Oui, mon lieutenant... On tient toujours... Combien nous sommes encore dans le poste? Mais, mon lieutenant, nous sommes toujours cinq; seulement, je dois vous dire : les quatre autres sont morts.

On sait qu'un « musée du cheval » fut récemment fondé à Saumur, dans le château même, et par les soins du maire de la ville. Ce musée renferme, d'une part, tout ce qui peut rappeler l'histoire du cheval, depuis les temps les plus reculés, et son mode d'utilisation, d'autre part, les différentes pièces du harnachement : selles, brides, ceillères, etc.

Or, nos alliés anglais, depuis qu'ils ont leur « base » à Rouen, font de fréquents « pèlerinages » — le mot est d'eux — au musée de Saumur. Fervents amis et admirateurs des chevaux, les Anglais

vont guérir, à Saumur, le spleen qu'ils contractent dans les tranchées, où la cavalerie ne « donne pas ».

Il paraît même que le prince de Galles fit au musée du cheval une discrète visite et dit tout haut, à l'un des officiers qui l'accompagnaient, cette phrase très flatteuse pour nous :

— Le cheval est la plus noble conquête des Français!

Il nous a paru intéressant de demander à un huissier de la Chambre s'il recueillait beaucoup d'« objets perdus » à l'issue des séances... Nos députés ont-ils de l'ordre? Vous allez en juger!

« MM. les députés perdent beaucoup de petites choses sans valeur », a répondu textuellement l'huissier, mais ils ne perdent jamais d'argent! »

Fort bien cela! Mais laissons de nouveau la parole à l'huissier, et voyons « les petites choses sans valeur ».

— Des bagues de tranchées... Beaucoup de ces messieurs ont coutume de jouer en parlant avec des bagues que les soldats leur envoient... des lorgnons, quittés fiévreusement, des mouchoirs, dont on s'éponge le front, des dossiers qu'on éparpille... Il y a aussi des objets plus drôles... J'ai trouvé, à la place du député X..., dont tout le monde connaît la belle barbe, un petit peigne de poche en écaille, enfermé dans son étui. Quant aux boutons de manchettes, ils jonchent les gradins... Vous n'ignorez pas que le premier geste d'un orateur, même lorsqu'il parle sans façon, de son banc, est de tirer sur ses manchettes...

Quant à des portefeuilles, on n'en trouve jamais de perdus dans l'hémicycle, assure l'huissier... Et si d'aventure il s'en égarait un,

... Ce rôle ne reviendrait pas aux simples huissiers de la Chambre!

Les échafaudages sont tombés de cette horrible maison édifée en plein boulevard par une société boche. Et, dans sa nudité, elle apparaît plus horrible encore.

Des urnes munichoises, lourdement ornées et placées sans discrétion sur le plus haut balcon de l'édifice, lui donnent un air de monument funéraire.

Dans le quartier, on désigne déjà le « pâté » (comme le mot est significatif, cette fois) de maisons sous le nom de « colombarium ».

Les ouvertures, fenêtres ou portes, sont dessinées sans la moindre grâce. Rien ne repose l'œil; pas même une surface plane. Chaque coin libre a été aggravé d'un massif de roses, si l'on peut appeler par ce nom les choux-fleurs de pierre plaqués sur les murs. En face, à droite, à gauche, de vieilles maisons françaises, dont on goûte enfin la pureté des lignes, l'élégance des saillants, le joli regard des fenêtres.

Ne va-t-on par racler ces roses (ô Carpeaux! où sont tes guirlandes?), descendre ces urnes et dégager ces loggias qui rappellent les plus lourds palais de notre Riviera germanisée!

Ici, où l'on n'a pas l'échelle de la mer, cette bâtisse étonne et détonne. On en trouve beau le Crédit Lyonnais voisin!

Un journal gai de Glasgow conte cette bonne histoire dont le kaiser fait les frais. Il s'agit d'une conversation entre Guillaume et son fils.

Le kronprinz au kaiser. — Dis donc, papa, enfin, voyons, qui est responsable de la guerre? Est-ce l'empereur Joseph ou le roi Pierre de Serbie, ou le roi George, à moins que ce ne soit le tsar de Bulgarie ou le sultan de Turquie?

Le kaiser au kronprinz. — Mais non, mais non, mon petit, rien de tout cela. Ces gens-là n'ont rien à voir avec la guerre. C'est un type appelé Roosevelt, qui est venu, une fois, d'Amérique pour me voir. Je l'ai laissé admirer ma grande armée, ma grande marine, mes grands canons, mes grands stocks de munitions. Alors, il m'a donné une petite tape sur l'épaule et il m'a dit : « Mais, mon vieux Will! vous pouvez conquérir le monde, avec ça! » Le plus bête, vois-tu, c'est que, moi, comme un idiot, je l'ai cru!

Le Vaillanc.

Lire en page 11 :

« Ceux de la Nuque » : LE PROJET de GYP.

LE FRONT DE PARIS

Le filleul de Charlotte

De même qu'il y a le jour du coiffeur ou de la manœuvre, de même y a-t-il, à Paris, chez nos dames comme il faut, le jour de l'envoi aux filleuls. Une fois par semaine, le boudoir ou l'office — mais plutôt le boudoir, c'est plus respectueux, plus courtois pour nos soldats glorieux — se trouvent remplis de petits paquets faits chez l'épicière ou préparés par le parfumeur, sinon par quelque association spéciale. Revêtu d'un peignoir spécialement dessiné pour cette circonstance, c'est-à-dire d'une couleur pensive autant que douce et d'une coupe sévère, comme il convient pour un travail quasi-militaire, ou bien au contraire d'une coupe molle et délicate, mais d'un ton fort austère, madame préside à la cérémonie, et ne plaisante pas, je vous prie de le croire. Elle tient en main des étiquettes sur lesquelles des adresses de poilus sont écrites d'avance.

— Marie, dit-elle à sa femme de chambre, ce paquet-ci pour mon filleul d'Artois, roulez l'étiquette. Là, c'est bien... Maintenant, celui-ci pour le filleul de Champagne, cet autre pour le gars d'Argonne, ceux-là...

Car vous devinez qu'une dame comme il faut n'a pas un filleul, mais trois ou quatre, souvent davantage : ma cousine Charlotte en choisit bien une demi-douzaine.

Depuis quelque temps, je crois même que ce nombre s'est encore augmenté. La quantité des paquets demeure néanmoins invariable : mais ce sont les lettres qui se multiplient ! Le courrier de Charlotte équivaut maintenant à celui d'un préfet. Vers tous les points du front, ses missives s'envolent comme des papillons ou des hirondelles apportant un peu de printemps dans les tranchées. Or, si les billets de ma cousine redoublent, alors que la masse de ses paquets ne s'est point accrue, j'en conclus que Charlotte est devenue la marraine épistolaire, et pour ainsi dire spirituelle, de maints poilus rêveurs, pour qui vingt kilos de conserves ou de chocolat ne vaudront jamais dix lignes gracieuses tracées par des doigts de fée sur un papier parfumé : dix lignes de potins parisiens — combien il en reste à faire, même en temps de guerre ! — ou dix lignes gentilles, sans plus.

N'ai-je pas tout récemment surpris Charlotte qui relisait éperdument les Lettres de Mme de Sévigné, apparemment pour se donner le ton ? Je l'ai interrogée cauteusement, et elle a fini par avouer, en un récit charmant :

— Mon cher, c'est que j'ai un nouveau filleul, qui me cause plus d'embarras que tous les autres réunis. Figurez-vous qu'il m'a écrit pour me demander de lui envoyer parfois une lettre de Paris, rien d'autre. Il dit que les nouvelles d'ici lui manquent et qu'il aimerait en recevoir qui fussent manuscrites, destinées à lui seul, moins banales et moins indifférentes, par conséquent, que celles des journaux... Et vous savez, c'est un jeune homme des plus distingués, un adjudant fort instruit, et qui lui-même écrit dans la perfection. Daniel il faut que je m'applique !

Ces jours-ci, l'émotion de ma cousine Charlotte me connaît point de bornes : voilà que son adjudant avait une permission ! Avant mercredi, il allait être là, et viendrait rendre visite à sa marraine, naturellement... Comment donc lui parler ? Comment se montrer à lui assez dix-huitième siècle, et bel esprit, et palati et palata ?... Ma cousine était, comme on dit, dans tous ses états.

Enfin la date fixée arriva. Le cœur battant, Charlotte entendit sonner à sa porte, et l'adjudant lettré se présenta. C'était un nègre.

Ma cousine Charlotte a très bien pris cet incident :

— Il a des yeux superbes !

Voilà ce qu'elle s'écrie, dès qu'on lui parle de son filleul. Et elle ajoute gravement :

— Et puis, la croix de guerre lui va merveilleusement !

Marcel Boulenger.

Le commerce anglais doit rompre avec les " neutres suspects "

LONDRES, 12 avril. — Le Board of Trade publie une circulaire invitant les industriels et commerçants de Grande-Bretagne à être fort circonspects à l'égard de certains commerçants neutres qui sont en fait des agents travaillant pour le compte des pays ennemis. Avant d'ouvrir de nouveaux comptes en pays neutres et en cas de commandes ou de requêtes d'un caractère anormal, ils devront se renseigner auprès des bureaux spéciaux du Board of Trade.

Au contraire, les négociants anglais s'exposeraient aux peines sévères qui punissent le commerce indirect aussi bien que direct avec l'ennemi.



LA REFORME DE L'HEURE

De la possibilité de réparer une erreur éventuelle

Nous avons indiqué hier l'avis de la commission du budget qui, consultée pour avis sur la proposition de M. André Honnorat tendant à avancer d'une heure l'heure légale pendant la durée de la guerre, s'est prononcée, par 7 voix contre 6, contre cette réforme.

Un certain nombre de députés, notamment MM. J.-L. Breton et Landry, viennent, d'autre part, de déposer un amendement dont l'adoption modifierait comme suit le texte proposé :

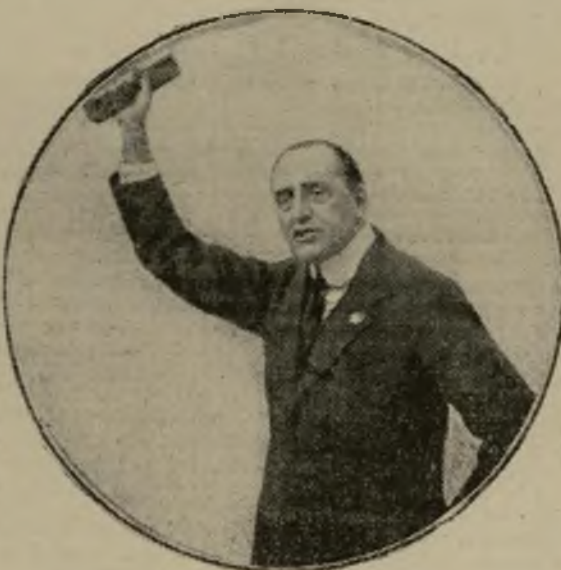
Jusqu'à la fin de l'année de la cessation des hostilités, l'heure légale fixée par la loi du 9 mars 1911 pourra être modifiée par un décret rendu en conseil des ministres.

« Sous cette forme, disent les auteurs de l'amendement, la si intéressante mesure préconisée par notre collègue Honnorat sera plus simple et le gouvernement pourra en toute liberté fixer la date de sa mise en vigueur. »

« De plus, si l'expérience ne donnait pas les résultats attendus et signalait des difficultés imprévues, un simple décret suffirait pour y mettre rapidement fin. »

Evidemment : ce qu'un décret a fait, un autre peut le défaire, un troisième le refaire, et ainsi de suite.

SIR ED. CARSON RECLAME le service obligatoire pour tous



SIR EDWARD CARSON

LONDRES, 12 avril. — Le comité parlementaire unioniste s'est réuni hier et a voté à l'unanimité une résolution autorisant son président, sir Edward Carson, à déposer sur le bureau de la Chambre une motion demandant au gouvernement d'établir le service militaire obligatoire pour tous, sans distinction entre les célibataires et les hommes mariés.

LA BATAILLE DE VERDUN

ÉCHEC DES ATTAQUES ALLEMANDES

L'ennemi est revenu, la nuit dernière, à notre position du Mort-Homme, qu'il cherche à enfoncer et à tourner de toutes les manières. Cet acharnement ne s'explique pas par l'importance de la position, mais par un vieux mensonge qu'il s'agit de vérifier après coup.

Le Mort-Homme est le point de rencontre de deux lignes de hauteurs qui divergent ensuite, l'une au sud-ouest, vers la cote 304 et Avocourt, l'autre au sud-est, dans la direction des Bois-Bourrus. Prise par l'ennemi, elle serait exposée aux feux convergents des batteries placées sur ces deux lignes, donc inutilisable.

Mais l'état-major de nos ennemis, ayant fort imprudemment déclaré que la position nous avait été enlevée entièrement, se trouve maintenant dans l'obligation de nous l'enlever, en effet. Pareille aventure lui est déjà arrivée pour le village de Vaux, où il a fait massacrer en vain des milliers de soldats, pour l'honneur de ses communiqués.

Il ne semble pas en passe de réussir mieux au Mort-Homme. Repoussées complètement à l'ouest, les attaques n'ont obtenu que des résultats insignifiants au centre et à l'est. Il vient d'en reporter l'axe plus à l'est encore, toujours le long de cette route de Béthincourt à Cumières ou sont établies nos premières lignes. Son dernier assaut était dirigé contre le bois des Caprettes, dans le voisinage immédiat de Cumières ; il a été brisé. Le Mort-Homme est aujourd'hui partagé entre les deux partis, à peu près comme le fut si longtemps l'Harthausenweilerskopf.

Ce ne sont là que des opérations de détail, mais souvenons-nous que la grande offensive de dimanche dernier venait après deux semaines de stagnation presque totale. Notre commandement n'a pas donné dans le piège. Il a deviné que l'ennemi n'avait pas dit son dernier mot. Aussi n'a-t-il engagé ses contre-attaques que dans la mesure qu'il fallait pour garder les positions où il avait résolu d'attendre l'offensive future, et garder en même temps les réserves d'effectifs capables de parer à toute éventualité.

La prévoyance, l'habileté et le sang-froid dont notre armée et ses chefs viennent de faire preuve seront hautement appréciés par l'Histoire.

Jean Villars.

A cent mètres des sous-marins allemands

ENQUÊTE DE L'ENVOYÉ SPECIAL D'EXCELSIOR

III

Des hurrahs nous réveillent. Sous nos fenêtres, en bon ordre, des Tommies défilent. Ils vont vers le port. Ils partent pour la grande aventure de la guerre. Ah ! nous ne serons pas les derniers à nous poster sur leur passage, la main tendue :

— Bonne chance, camarades !

Puis, vite, nous gagnons le consulat français pour l'inévitable visa. Va-t-on encore nous traiter en suspect ? Non. A l'extrémité de High Street, c'est le plus courtois des accueils qui nous est réservé.

Certes, il ne ferait pas bon n'être pas en règle, mais, la paperasserie terminée, notre passeport visa, paraphé, timbré, nous avons le vif plaisir d'apprendre du consul lui-même combien nos impressions hâtives sont en conformité avec les faits.

— L'Angleterre, nous dit-il, a pris largement conscience des nécessités de l'heure. Elle apporte, en toute matière, la même minutie pointilleuse qu'en fait de passeport.

Et cette phrase nous reste en la mémoire :

— Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que les Anglais ne nient jamais les difficultés, mais qu'ils ne s'en effarent jamais non plus.

Quittons le consulat. L'heure est venue de repartir. Embarquement aisé que nulle difficulté ne retarde, en la présence du consul et de son obligé commissaire de police. Aussi bien, il n'est plus même question de sous-marin. Des enfants jouent à bord. Une femme chante. Glorieux — et trouvant cela si naturel ! — un jeune sous-marinier français, amputé d'une jambe, revenant d'une mission à Londres, nous demande si nous croyons qu'il obtiendra, « avec du piston », de passer dans l'aviation...

C'est une traversée superbe qui s'annonce...

L'île de Wight. Dansant à la vague qui se joue d'elle, une chaloupe range notre bord. Qu'est-ce donc ? Ah ! nous voici en panne ! Immédiatement, chacun sait la vérité. Ils sont signalés, au large... là-bas, embusqués sous les eaux, à l'arrêt... C'est

hien à nous qu'ils en veulent!... Ont-ils donc entendu les rires de ces enfants, le chant de cette femme?

L'attente dans cette rade paisible est monotone. Luncheon, Tea. Enfin, les machines trépident. Se sont-ils donc éloignés? Ont-ils quitté leur embuscade? Nous partons. Passerons-nous?...

Non, il ne faut point cacher la vérité : les rires, cette fois, se sont tus. Plus exactement, ils ont une sourdine. Pas de peur à bord, mais une curiosité frémissante. C'est tout. On se montre les veilleurs de la passerelle. On se désigne l'homme penché au bout — en dehors de la proue. Et l'on dirait que l'on fait semblant d'avoir peur... Nous avons l'impression d'un « flirt » pas très sérieux, d'un « flirt » de voyage avec la terrifiante guerrel...

Des heures. D'autres encore. Soudain, un cri — le cri discret d'un étonnement qui craint d'être ridicule :

— Là! voyez donc?...

Il faut regarder très vite. C'est, on le croirait, une épave, un mâtereau qui perce les vagues, flotte au hasard... Et puis ce n'est plus. Disparue, cette perche mince! Coulé!...

Des sonneries qui strident, cependant, nous renseignent. Bord pour bord, dans le halètement des machines qui s'affolent, nous virons. Zigzags ensuite. Bord pour bord à nouveau... Et l'on parle enfin, on parle! On parle! soulagés!

— Vous l'avez vu?... hein?... C'est la vigie tri-horl qui l'a signalé!... Il nous attendait!...

Certains affirment avoir distingué le passage d'une torpille. D'autres n'ont rien aperçu... Explications sans fin...

Mais la peur? Nous sommes plus de deux cents passagers. Nous comptons quatre personnes qui se munissent d'engins de sauvetage! Les enfants jouent toujours. Il y a maintenant trois femmes qui chantent une ronde anglaise pour endormir des babies...

Et notre route se continue. Les machines se sont calmées. Des stewards apparaissent :

— Dinner is ready!...

Nous pensons en profiter. Soudain, alerte. Au ras des vagues, arrondies en boules lentes, c'est une sorte de chose miroitante, lisse, à demi-anhémorgée...

Encore des sonneries! Encore des manœuvres rapides! Encore, à nous frôler, un inutile sillage d'épave!

Manques!

Nous sommes saufs!

Peut-être respire-t-on mieux, tandis qu'à pleine vitesse, languant, roulant, changeant de route à toute minute, nous courons vers la côte lointaine?

Dans le dining-room, cependant, les causeries ont repris. Les rires fusent. Ah! l'amusante inquiétude qui nous saisit tous — nous les rescapés — à la pensée des terribles vérificateurs de visas, qui, une fois de plus, au Havre, vont timbrer, sceller nos passeports!

A quoi, tout à l'heure, une gaieté nous prendra. Nous aurons, presque, pour les pirates du kaiser, une gratitude : ne sont-ils pas venus nous faire un peu peur, juste assez pour qu'il nous soit donné, une fois de plus, de constater le tranquille courage de nos races latines, ce courage qui, disait Samain, s'exprime en rire d'insouciance et de mal.

le mépris de la mort, comme une fleur, aux lèvres...

Marcel Allain.

LES PARLEMENTAIRES FRANÇAIS en Angleterre

LONDRES, 11 avril. — A la réception des parlementaires français au palais de Westminster, le speaker de la Chambre des communes leur a souhaité la bienvenue, en rappelant qu'en 1905 il avait reçu en ce même palais les amiraux et les officiers de la marine française ; c'est alors, a-t-il dit, que fut établie la base de notre amitié qui reçoit aujourd'hui une ample consécration.

« Castelnau, Foch, Sarrail, Pétain, noms qui, autrefois, étaient inconnus, sont devenus familiers dans tous nos foyers et la patience, la stratégie du général Joffre sont sur les lèvres de chaque Anglais. »

Le speaker termine en montrant combien la guerre a transformé l'Angleterre.

« L'armée, autrefois insignifiante, a pris des proportions formidables : Nous nous battons sur six fronts à une distance énorme de nos foyers. Et nous qui, depuis deux cents ans, naissons et sommes élevés dans le tumulte des partis, nous avons changé tout cela et nous resterons fidèles à la trêve des partis jusqu'à ce que la victoire soit assurée. »

A la Chambre des lords, le lord-chancelier a célébré le rapprochement de la Grande-Bretagne et de la France :

« Puissent les croix, dit-il, qui s'élèvent au-dessus des tombes de vos héros et des nôtres, marquer aussi le lieu de l'éternel oubli de tous les malentendus et de toutes les erreurs du passé! »

La délégation a quitté Londres le soir pour se rendre à Glasgow.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS du Mercredi 12 Avril (619^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Sur la rive gauche de la Meuse, les Allemands ont lancé ce matin une attaque, avec emploi de liquides enflammés, sur nos positions du bois des Caurettes, entre le Mort-Homme et Cumières. L'ennemi a été partout refoulé.

Sur la rive droite, grande activité d'artillerie entre Douaumont et Vaux, mais l'ennemi n'a pas renouvelé, au cours de la nuit, ses tentatives d'attaque. Il se confirme que l'action offensive très violente dirigée hier sur ce secteur vers seize heures, et que nous avons repoussée, a coûté à l'ennemi des pertes particulièrement élevées.

Nuit relativement calme sur le reste du front.

VINGT-TROIS HEURES. — En Belgique, notre artillerie s'est montrée active dans la région de Langemark.

Entre Somme et Oise, nos tirs de destruction ont bouleversé les tranchées à l'ouest de Parvillers (région de Roye).

En Argonne, nous avons fait jouer quatre camouflés à la Fille-Morte, à la Haute-Chevauchée et à Vanquois; après un combat à la grenade, nous avons occupé les lèvres sud de deux entonnoirs en avant de nos tranchées dans le secteur des Courtes-Chausses.

A l'ouest de la Meuse, bombardement violent et continu de la cote 304, de la région d'Esnes et du Mort-Homme.

A l'est de la Meuse et en Woëvre, activité moyenne de l'artillerie. Aucune action d'infanterie au cours de la journée.

En Allemagne, la classe 1916 combat depuis plus de trois mois

On compte un grand nombre d'hommes de la classe 1916 parmi les Allemands tués, blessés ou faits prisonniers devant Verdun. Les recrues de cette classe ont été engagées pour la première fois sur notre front en décembre 1915, mais en petit nombre. En février et au commencement de mars, on a pu constater leur présence dans une proportion bien plus considérable, tant devant Verdun que sur d'autres parties du front français.

Ainsi, il est avéré que, depuis plus de trois mois, les Allemands ne peuvent plus combler les vides sur presque toutes les parties de notre front qu'en utilisant les hommes de la classe 1916.

Aux 20^e et 64^e régiments (3^e corps) la proportion des hommes de la classe 1916 varie dans certaines compagnies de 1/3 à 2/5. Cette proportion est la même dans les unités du 15^e corps, de la 11^e division bavaroise, de la 113^e division, etc.

Au milieu de mars, dans le 49^e régiment (8^e corps) alors en Champagne, la classe 1916 composait le quart de l'effectif d'une compagnie.

A la 28^e compagnie de pionniers (121^e division) la proportion est maintenant de moitié.

Le kaiser aurait failli être tué

LONDRES, 12 avril. — On mande de Rome au Daily Telegraph :

Quand il se trouvait sur le front de Verdun, où il haranguait les troupes, le kaiser a failli être tué par un obus français qui éclata auprès de lui.

Communiqué britannique

LONDRES, 12 avril. — La nuit dernière, le combat de grenades a continué autour des entonnoirs à l'est de Saint-Eloi, avec des alternatives diverses. Nous avons occupé trois entonnoirs, deux sont au pouvoir de l'ennemi.

Aujourd'hui, l'ennemi a fait exploser des mines au nord-est de Vermelles, endommageant une partie d'un ancien entonnoir, mais sans modifier la situation.

L'artillerie a déployé une grande activité en face de Wytchaele.

Hier, il y a eu huit combats aériens, nous avons descendu un avion ennemi sans subir de pertes.

Aujourd'hui, un de nos avions a été descendu par le feu des canons de l'ennemi.

ELIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumon)

PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

Les mamamouchis à Berlin

Il s'est créé à Berlin, le gouvernement impérial et royal aidant, une « Association pour le développement des relations artistiques et littéraires avec les peuples alliés. »

Bien que tout cela soit, en allemand, en un seul mot, les buts de l'Association sont fort clairs. Tout comme la Kamelote, la Kultur cherche de nouveaux débouchés. Moins réfractaires que les peuples civilisés, la Turquie et la Bulgarie sont mûres pour ce don impérial.

On pourrait objecter que l'art chez les Turcs (nous ne parlons pas, bien entendu, des Arabes) et chez les Bulgares n'a pas donné, jusqu'ici, des résultats appréciables ; mais, le train des Balkans ne roule pas seulement des canons, et les artistes de Munich ayant, pour l'instant, tous leurs élèves à la guerre, peuvent se transporter à Constantinople.

L'Association n'a pas perdu son temps. A peine créée, elle a organisé une « Soirée turque » au Musée Lessing. Les feuilles berlinoises qui la relatent, affirment qu'elle a atteint l'ampleur et l'importance d'une manifestation de premier ordre.

Si en France tout finit par des chansons, en Allemagne tout commence par des conférences, ce qui est beaucoup moins drôle.

Celle de la soirée turque fut faite par le docteur Kaufmann, professeur d'histoire et conseiller privé, naturellement, car tout bon Allemand qui s'élève au-dessus de la moyenne donne des conseils. Sujet choisi : « Le miroir prodigieux des Osmanlis et leur littérature. »

Le docteur Kaufmann prouva par de nombreuses citations que ce miroir islamique ressemble étrangement au miroir teutonique. Les affinités entre l'âme turque et l'âme allemande sont innombrables.

On s'en doutait un peu, après Malines, Louvain, Reims, etc...

Fraulein Ida Drucker qui succéda sur l'estrade au Kaufmann lunetté, récita des poèmes turcs. La revue berlinoise Schmock en resume un : Sur les chemins des victoires, « pur chef-d'œuvre dit avec une ampleur tout orientale. »

Les chemins des victoires?... Erzeroun? Trébizonde?

Ce fut ensuite le tour de deux Turcs authentiques : Mehmed Emin et Imhoff pacha. Le premier lut un poème de sa composition : Acier. Ni le Schmock ni la Berliner Zeitung am Mittag, qui s'occupent avec force détails de cette charmante soirée, ne donnent le moindre renseignement sur cette œuvre.

Et nous voilà au clou de la fête : Imhoff pacha déclamant une ode « A la gloire d'Enver pacha vainqueur des Italiens, des Russes et des Anglais. » Comme si cela n'était pas suffisant pour un seul homme, Imhoff pacha compare le sinistre aventurier qui mène à la ruine son pays, à Alexandre, César et Napoléon! « Comme Enx tu es grand, vaillant et magnanime : tu as bien mérité du Sire allemand la croix de fer! »

La soirée prit fin après un échange de politesses : les Allemands offrirent des délicatesses allemandes et les Turcs des konditoreien de leur pays : rahat-tekoums au goût de fleurs et quelques fruits confits d'Arménie : c'est tout ce qui, après le passage des Kourdes, restait dans ce malheureux pays.

La prochaine soirée sera bulgare. Mais ouil

G.-G. Z.

PAS DE POURPARLERS entre les Alliés et la Turquie

GENEVE, 12 avril. — La présence de plusieurs hommes politiques turcs en Suisse avant donné lieu à des bruits de pourparlers entre les Alliés et la Turquie, la légation d'Angleterre et l'ambassade de France à Berne déclarent ces assertions dénuées de tout fondement, en ce qui concerne les gouvernements anglais et français.

VOTRE BÉBÉ DOIT MANGER

pour que ses petits bras et jambes deviennent proportionnés à son estomac volumineux. Il doit dormir pour qu'il puisse manger davantage. C'est pourquoi la question de son alimentation est si importante, et c'est pourquoi une alimentation non appropriée étend la vie d'un si grand nombre de bébés. La meilleure nourriture pour les nourrissons est le lait maternel, mais s'il fait défaut le meilleur succédané est la Farine lactée Nestlé, aussi digestive, aussi pure, aussi saine, aussi sûre que le lait de la mère.

LETTRES DE RUSSIE

La bataille de Verdun vue de chez nos alliés

Pétrograde, mars 1916.

Dès que nous avons appris que les Allemands prononçaient contre Verdun une offensive de grande envergure, nous avons eu tout de suite, nous autres Français, le sentiment profond que l'armée allemande ne passerait pas.

Il n'est pas un Français, même parmi ceux qui résident à l'étranger, même parmi ceux qui, attachés à leur poste du dehors, n'ont pas eu l'occasion de revoir leur pays depuis la guerre, il n'en est pas un seul qui ne connaisse le degré de préparation, la force de résistance que notre pays a atteints. Aussi, parmi nos compatriotes, à Pétrograde, n'y a-t-il pas eu un doute dès la première nouvelle que l'ennemi se décidait de nouveau à attaquer.

Ce n'est pas dire que nous n'ayons pas éprouvé d'émotion. Pendant de pareilles journées, l'émotion est même d'autant plus forte que l'on est plus loin du pays. Celle que nous avons ressentie était particulière. Il faut, pour la connaître, s'être trouvé, tandis que la bataille faisait rage, à des centaines de lieues des bords, séparé d'eux par l'Allemagne ennemie.

Là-bas, autour de Verdun, chacun de nous pouvait penser qu'il avait peut-être un frère, un parent, un ami. Ainsi l'éloignement créait pour nous, pendant ces journées, une angoisse plus vive, de plus poignantes impressions. Mais, quant à l'issue de la bataille, la confiance n'abandonnait aucun cœur et, au fond de chacun, quelque chose ne cessait pas d'affirmer que l'effort de l'ennemi resterait vain.

Il va sans dire que les Russes n'avaient pas les mêmes raisons que nous de garder cette sécurité intime. Nos alliés, dans cette circonstance, m'ont fait penser au portrait que notre La Fontaine a tracé de l'ami véritable, toujours inquiet pour celui qu'il aime : « Une ombre, un rien, tout lui fait peur. » L'attaque de Verdun n'était ni un rien ni une ombre. Et puis, les Russes ont beaucoup de raisons de se sentir rassurés, la haute valeur du commandement, l'abondance de nos munitions et de notre matériel, ils connaissent aussi l'intensité et la furie des offensives allemandes. Et, se souvenant de l'ouragan de fer et de feu devant lequel, l'année dernière, leurs armées avaient dû se replier, leur anxiété, parfois, s'alarmait pour nous.

Pourtant, les meilleurs de leurs critiques militaires ne s'y étaient pas trompés. Ils avaient calculé que les défenseurs de Verdun tiendraient, et ils avaient raison. Je citerai, par exemple, le général Bataillon. Depuis le commencement de la guerre, le général Bataillon publie dans la *Petrogradskaja Gazeta* des bulletins qui font autorité. Ce vétéran a été de toutes les guerres qu'a soutenues la Russie pendant un demi-siècle. Il était de

la guerre de Crimée. Il était de la guerre russo-turque. Il a eu encore un commandement pendant la guerre russo-japonaise. Il connaît, il estime et il aime la France depuis ces chevaleresques combats de Sébastopol auxquels, dans sa première jeunesse, il a pris part. Quand le général Bataillon a parlé, avec sa haute expérience des choses militaires, son jugement fait loi. Et nous devons un hommage particulier à ce chef clairvoyant qui, pas plus dans cette occasion que dans les autres, n'aura douté de l'armée française.

Les Allemands avaient affirmé si haut qu'ils prendraient Verdun qu'ils ont réussi seulement à rendre plus éclatant leur échec. A travers les pays neutres, ils avaient fait courir le bruit que c'était la fin de la France. Un de nos compatriotes, en passant à Stockholm, s'était entendu répondre, comme il changeait un de nos billets de banque : « Je veux bien vous le prendre tout de même, mais je suis certain de faire une mauvaise affaire. » La réaction, après l'insuccès des Allemands, n'en aura été que plus vive. C'est un effet que nous avons pu constater même ici.

Combien cette bataille mémorable aura encore grandi la grande figure de la France ! Il faudra que tous ceux qui se sont battus là-bas sachent qu'ils ont étonné le monde, et qu'ils l'ont étonné en le sauvant. J'ai vu, ces jours-ci, M. Sazonov, et, dès ses premiers mots, le ministre des Affaires étrangères m'a dit son admiration pour les défenseurs de Verdun. J'ai vu le marquis Carliotti, et l'ambassadeur d'Italie m'a dit les mêmes choses avec la même chaleur. J'ai vu le baron Motono, et l'ambassadeur du Japon a exprimé le même sentiment.

Partout, chez les militaires, chez les hommes politiques, chez les artistes, j'ai entendu d'égaux louanges à l'adresse de nos soldats. Nous étions l'autre soir, après une émouvante représentation de *Boris Godounov*, dans la loge de Chaliapine, et le grand chanteur, qui est en même temps un grand tragédien, parlait, lui aussi, avec enthousiasme, des héros du bois des Caures. Je ne saurais dire le nombre des questions qui m'ont été posées sur le général Pétain. Et, pour le petit peuple lui-même, la défense de Verdun a pris un caractère d'épopée. L'isvochtchik qui, sur son traîneau, ressemble comme un frère au cocher de fiacre parisien, et qui aime à causer comme lui avec le client, l'isvochtchik aura plus d'une fois, s'apercevant qu'il conduisait un Français, traduit dans son langage imagé et sentencieux la même admiration que les ambassadeurs et les généraux...

L'autre dimanche, la petite église française de la rue Kovensky avait peine à contenir les assistants. Là, il est de tradition que l'ambassadeur de France, au premier rang, entende la messe, et l'encens est brûlé devant lui. Quelle messe, ce jour-là, et que d'actions de grâces auxquelles plus d'un incroitant se joignait ! Quand un chœur de jeunes filles, à la sortie, a chanté : « Sauvez, sauvez la France, au nom du Sacré-Cœur », je vous assure que cet hymne de couvent, entendu à mille lieues du pays, a remué bien des fibres...

Jacques Bainville.

LES ALLEMANDS EN BELGIQUE

"Ralliez-vous à notre Kultur. Non?.. Alors on vous coffre."

On sait que les Allemands, qui font régner en Belgique un régime d'oppression et de terreur, ont mis en état d'arrestation et exilé dans une forteresse un grand historien belge de langue française, Henri Pirenne, correspondant de l'Institut de France, et M. Paul Frédéricq, qui publia en langue flamande différents ouvrages d'histoire.

Nous avons vu hier, au sujet de ces arrestations, M. Henri Welschinger, membre de l'Institut, qui, le premier, protesta contre une mesure qui rien ne justifiait, sinon la rigueur absurde et odieuse de la méthode allemande.

Le crime de M. Henri Pirenne et de M. Paul Frédéricq, nous dit M. Welschinger, est tout simplement le refus de contribuer avec les Allemands à la transformation de l'Université de Gand en université flamingante. Vous savez quelle Mail, à ce point de vue, la situation de la Belgique avant la guerre. Celle-ci a été, du jour au lendemain, l'union sacrée, et l'on voudrait revenir à cette division, non seulement pour l'intensifier et s'en servir comme d'une arme politique, mais encore pour réaliser le plan de Bethmann-Hollweg, qui ne vise rien moins que la délatinisation de la Belgique.

Il faudrait pour cela assurer la prépondérance de l'élément flamingant, et, comme il s'agit d'une question nationale dans laquelle l'ennemi ne saurait être admis à intervenir, les deux patriotes se sont obstinément refusés à obéir aux injonctions comme aux prières allemandes.

Von Bissing leur ayant dit : « Aidez-vous à flamingantiser l'Université », ils ont répondu : « Non ! » Il n'y a pas d'autre motif à leur incarcération.

Nous sommes sans nouvelles d'Henri Pirenne, qui est le premier des historiens belges. Le précédent dont on a usé à l'égard de ces deux auteurs est d'autant plus rigoureux et stupide, que chacun avait tout ce qu'il faut pour trouver grâce devant les autorités ennemies. M. Paul Frédéricq, bien que non-partisan de la transformation de l'Université de Gand en école supérieure flamande, était tout acquis à la cause flamingante à laquelle il sacrifia sa notoriété, car c'est dans sa langue de prédilection qu'il a publié ses ouvrages.

Quant à Henri Pirenne, il était très estimé en Allemagne. Il était élève de l'Université allemande et professait une grande admiration pour les méthodes scientifiques de nos adversaires. C'est en langue allemande que fut d'abord publiée son *Histoire de Belgique*, des origines à la paix de Munster (1648). Cela, d'ailleurs, ne l'empêchait aucunement d'être patriote avant tout. L'un de ses deux enfants qui combattaient pour la Belgique a été mortellement frappé. Correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il aimait beaucoup la France et il venait fréquemment ici, où il rencontrait de nombreux amis.

M. Henri Pirenne, né à Verviers en 1862, professeur à l'Université de Gand et membre de l'Académie royale de Belgique, a écrit, indépendamment de l'ouvrage que nous avons cité, une *Bibliographie de l'histoire de la Belgique*, une *Chronique des Troupes de Flandre*, une étude sur *Les Soulèvements de la Flandre Maritime*, une *Histoire de l'industrie des Drapiers en Flandre*, un cours d'*Histoire générale* pour les classes secondaires supérieures (Antiquité, Moyen-âge et Temps modernes), et cinq ou six autres ouvrages historiques qui font autorité.

Son exemple est à ajouter à ceux qui témoignent de la grandeur, de l'impudence des Allemands voulant empêcher que coûte qu'il coûte la résurrection glorieuse de la Belgique.

DANS LA MARINE

Promotions. — Sont promus dans le corps des officiers de marine :

Au grade de capitaine de vaisseau : les capitaines de frégate Boyer, Meleart, Amlot, Blanc, Geron, Mac Guckin de Clans, Périer d'Hauterive, Mercier, d'Adhémar de Granse, Ravault, Motiez, Labisi, Le Vasseur, Brissot, Desvoys, au grade de capitaine de frégate, les lieutenants de vaisseau Le Gorrec, Cornillat, Rondeloux, Hamon, Valdenaire, Robie, Villot, Aubry, Dubois, Roger, Nivet, Biot, Guyot, Juin, Camet.

Au grade de lieutenant de vaisseau, les enseignes de vaisseau de 1^{re} classe : Marie, Landrin, Gajac, Nicolas, Bohezre de Lantay, Guvader, Laberge, Souquet, Roulin, Le Goff, Laroche, Baudouin, Tilger, Crivy de Portzamparc, Favier, Dancé.

Au grade d'enseigne de vaisseau de 2^e classe, les lieutenants d'artillerie sortis de l'Ecole Polytechnique en 1914 : MM. Joyeux de Pierrefeu, Neyraud, Babinand.

Sont promus dans le corps des officiers mécaniciens : Au grade de mécanicien en chef, MM. les mécaniciens principaux de 1^{re} classe Martin et Etienne ; au grade de mécanicien principal de 1^{re} classe, les mécaniciens principaux de 2^e classe Lagasse, Guillerme, Testevon ; au grade de mécanicien principal de 2^e classe les premiers maîtres mécaniciens Reinard et Eon.

Médaille militaire. — Sont inscrits au tableau spécial de la médaille militaire les matelots sans spécialité Duchesne, Vigon, Machefer, Boterf.

PAQUES A NICE

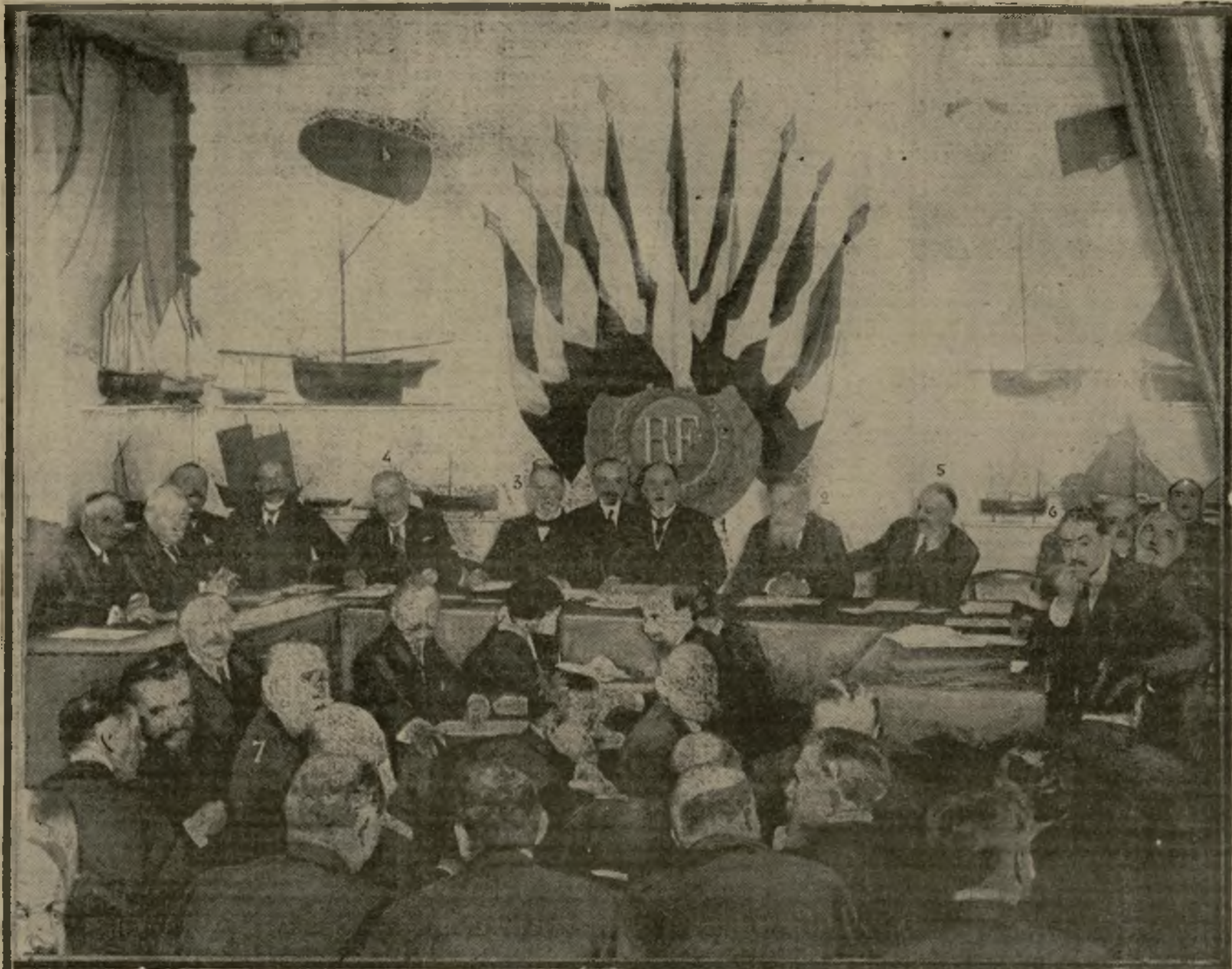
A l'Hôtel Rubi et des Anglais. — Prix spéciaux.

OUI VEUT TROP PROUVER... NE PROUVE RIEN



Der Welt Spiegel, journal illustré allemand, publie cette photographie. Elle représente le concert militaire donné par les Allemands, à midi, sur une place d'Ostende. La légende dit : « Soldats et population civile écoutant le programme. » Et cette légende n'est pas sans audace. On voit bien, en effet, des uniformes allemands, mais l'absence presque absolue de civils prouve clairement en quel endroit les Ostendais tiennent le concert boche. Et des quelques femmes que l'on voit, encore la plupart sont elles allemandes.

Une réunion du Conseil supérieur de la marine marchande



La première réunion du conseil supérieur de la marine marchande, qui avait été institué peu de temps avant la guerre, s'est tenue hier au sous-secrétariat de la Marine marchande sous la présidence de M. Louis Nail, sous-secrétaire d'Etat à la Marine (1). On voit ici réunis autour du fauteuil présidentiel : (2) M. Lebon, (3) M. Siegfried, (4) M. Gult'hau, (5) M. Ajam, (6) M. André Hesse, (7) M. Charles-Roux.

Pour les grands blessés. — Une école professionnelle à Oran



UN GROUPE DE MUTILÉS

Victor Vassal, préfet d'Oran, récemment décédé, avait eu l'idée de fonder en cette ville, secondé par sa femme qui poursuivait son œuvre et qui vient de la réaliser, une école pour la rééducation professionnelle des grands blessés de la guerre. Cette école est la première en son genre fondée en Algérie. Elle doit la vie à l'inépuisable générosité de la population de l'Oranais. Elle peut recevoir cent blessés qui y apprennent de nombreux métiers.

(Phot. S. G. 111)

DERNIÈRE HEURE

La Russie ferme sa frontière du côté de la Roumanie

ZURICH, 12 avril. — Suivant des informations publiées par le Berliner Tageblatt ainsi que par le Pester Lloyd et données par l'un et par l'autre comme venant de Bucarest, la Russie aurait interdit ou suspendu toute importation en Roumanie. Cette mesure s'appliquerait à toutes marchandises transitées par la Russie, même venant des Etats de l'Entente, et la commission roumaine chargée d'achats de chevaux en Russie serait repartie sans avoir pu réaliser ses marchés.

COMMUNIQUE Russe

PÉTROGRAD, 12 avril. — Du grand état-major : FRONT OCCIDENTAL.

Sur le front de la Drina et au sud de la région de Pinsk, fusillade et canonnade par endroits. L'artillerie ennemie a bombardé hier, à plusieurs reprises, la région de la tête de pont d'Iskull.

Dans la région de Lubine, au sud-ouest de Pinsk, nos volontaires ont eu quelques rencontres heureuses pour nous avec des éclaireurs allemands.

Au nord et au sud de la gare d'Olyk, nous avons repoussé des tentatives de l'ennemi pour approcher de nos tranchées et se retrancher près d'elles.

FRONT DU CAUCASE

A l'ouest d'Erzeroum, nos troupes se sont emparées de nouveaux secteurs de positions turques.

Dans la région de Hittis, nous avons repoussé toutes les attaques de l'adversaire.

Au sud du lac d'Ourmiah, des détachements kurdes, que nous avons défaits, se replient en toute hâte vers la direction du sud.

Communiqué italien

Rome, 12 avril. — Commandement suprême :

Dans la vallée de Ledro, par de méthodiques opérations offensives, nous avons poussé notre occupation sur les hauteurs au nord de Rio Ponale, entre la vallée de Concel et Garde.

Notre infanterie, avec l'appui efficace habituel de notre artillerie, a pris d'assaut une forte ligne de retranchements et de redoutes le long des pentes méridionales du Monte Pari et de la Cime d'Oro et sur les rochers du Monte Sperone.

Les occupants ennemis, après avoir essuyé de graves pertes, ont réussi, en profitant du terrain, à se retirer ; cependant, nous avons fait une vingtaine de prisonniers.

Hier, d'intenses actions d'artillerie ont continué dans la zone entre l'Adige et la Brenta, à la tête du But, sur la Fella et le long de l'Isone. Les tirs efficaces de nos batteries ont empêché nos adversaires de réparer le fort de Luserna (Haut Astico) ; nous avons détruit des dépôts de ravitaillement à Santa-Catherina et à Uggovitz (vallée Fella).

Le cardinal Hartmann n'est chargé d'aucune mission par le Vatican

Rome, 12 avril. — Quelques journaux ayant annoncé que le cardinal Hartmann, archevêque de Cologne, se trouvait en Belgique, chargé par le Vatican d'aplanir les difficultés qui se sont élevées entre le cardinal Mercier et le gouverneur von Bissing, l'organe catholique le *Corriere d'Italia* se dit en mesure de démentir catégoriquement que le cardinal Hartmann ait été chargé d'une mission par le Vatican. Si le cardinal Hartmann, dit le journal, s'est rendu à Bruxelles, il ne l'a fait ni sur le conseil, ni sur le désir du Saint-Siège.

Le *Corriere d'Italia* ajoute qu'il ne se trouve pas en mesure de contrôler la nouvelle de la présence du cardinal Hartmann en Belgique, mais il conseille de l'accueillir avec réserve.

Le pape cherche un moyen de ravitailler la Pologne

LONDRES, 12 avril. — On mande de Rome aux *Daily News* :

« Les négociations continuent entre le gouvernement anglais et le Saint-Siège dans le but de trouver un moyen de ravitailler la Pologne. »

L'Angleterre est disposée à autoriser l'importation du froment américain, si le pape peut donner la garantie qu'il sera employé exclusivement par les non-combattants. »

L'indignation des neutres contre les pirates

En Espagne, ça commence...

MADRID, 12 avril. — Le ministre de la Marine, recevant les journalistes, a qualifié de très délicate la question du coulage du *Santanderino*. Il admet la possibilité d'une mine flottante et même d'un sous-marin, mais il ne peut rien déclarer aussi longtemps que l'enquête ordonnée par le gouvernement ne sera pas terminée.

MADRID, 12 avril. — A propos du torpillage des bâtiments espagnols, les journaux, dans leurs commentaires, estiment qu'il s'agit là d'une question d'un intérêt suprême pour l'industrie nationale.

L'impartial demande si les pouvoirs publics manquent d'énergie et se croient si faibles qu'ils ne veulent pas proclamer à haute voix la justice de leur cause ; il insiste pour que les ministres, dans leurs patriotisme, réclament le respect dû à toute nation neutre.

Le *Liberal* déclare que, tandis que l'Espagne agit avec une grande bienveillance à l'égard de l'Allemagne en accueillant des milliers de ses sujets venus des colonies d'Afrique conquises par les Alliés, les Allemands s'arrogent envers l'Espagne le droit sauvage de couler ses navires.

« N'oublions pas, ajoute le même journal, que nous avons dans nos ports 68 vapeurs allemands ; c'est un gage qui peut appuyer une réclamation énergique et décisive. »

Aux Etats-Unis, ça continue...

LONDRES, 12 avril. — On mande d'Amsterdam que M. von Jagow a remis à M. Gérard la note allemande concernant le torpillage du *Sussex* et de l'*Englishman*. Le texte en sera publié simultanément à Washington et à Berlin dans quelques jours.

Le correspondant du *Times* à Washington dit que les Etats-Unis ne semblent pas disposés à accepter les explications de l'Allemagne.

Les nombreuses attaques de navires neutres par les sous-marins allemands sont considérées comme une violation de toutes les promesses faites aux Etats-Unis. Les milieux officiels sont d'avis que l'Allemagne se moque d'eux. Le président lui-même, dit-on, perd patience, mais il attend les preuves écrites au sujet du *Sussex*.

Comment fut torpillé le Clan-Campbell

TOULON, 12 avril. — Aujourd'hui sont arrivés par un cuirassé français 17 officiers ainsi que 60 matelots et chauffeurs hindous composant l'équipage du *Clan-Campbell* qui fut torpillé sans avertissement et canoné en Méditerranée, le 3 avril, par un sous-marin du type « U-26 ».

Le *Clan-Campbell* reçut ensuite la visite d'un officier du sous-marin qui plaça des bombes incendiaires en divers endroits du bâtiment et qui regagna ensuite le bateau pirate, lequel en se retirant envoya encore quatre coups de canon.

Le paquebot anglais coula, le commandant réussit à faire descendre son équipage dans les embarcations, qui furent rencontrées ensuite par un de nos patrouilleurs.

Le commandant en second du *Clan-Campbell* a déposé qu'étant de quart il a vu la torpille venir du fond, lancée de très près par le sous-marin dont on n'avait pas aperçu le périscope.

Le navire neutre coulé

LONDRES. — Le *Lloyd* annonce que le vapeur norvégien *Muriek*, de 2.335 tonnes, avec une cargaison de charbon, allant de Philadelphie à Narvik, a coulé aujourd'hui à la suite d'une explosion. L'équipage est sauvé.

LONDRES, 12 avril. — Le *Lloyd* annonce que le vapeur suédois *Muriek* a été coulé sans avertissement.

C'est bien une torpille allemande qui a coulé le "Tubantia"

LA HAYE, 12 avril. — Selon le *Telegraaf*, le jugement du Comité de Navigation d'Amsterdam concernant la perte de la *Tubantia* fait ressortir que, d'après la déposition de l'expert Sanders, les morceaux de métal de la torpille Schwartzkopf sont identiques à une torpille d'exercice trouvée sur la côte de Hollande et dans laquelle existait une chambre intérieure portant les marques de la marine allemande.

Ayuntamiento de Madrid

AU REICHSTAG

Le parti socialiste est passé au second rang

GENÈVE, 12 avril. — Le Reichstag vient de publier une nouvelle liste de ses membres. Elle comprend deux nouvelles fractions : la fraction allemande composée de vingt-sept membres et le parti de la communauté socialiste ouvrière (groupe Haase) composé de dix-huit membres.

La fraction allemande est un groupement composé d'anciens conservateurs libéraux et conservateurs dissidents et des guelfes.

La fraction la plus forte du Reichstag est désormais le centre catholique comprenant quatre-vingt-onze membres ; puis viennent la fraction social-démocrate qui, diminuée par la récente scission, compte quatre-vingt-neuf membres, la fraction nationale-libérale et la fraction progressiste populaire comptant également chacune quarante-cinq membres. Les conservateurs allemands occupent le cinquième rang et comptent quarante-quatre membres, puis suivent la fraction allemande, le club polonais et le parti de la communauté socialiste ouvrière.

A ces fractions, il faut ajouter les membres qui ne font partie d'aucun groupe, parmi lesquels les députés socialistes MM. Liebknecht et Ruelile et les huit députés alsaciens dont MM. Richlin, Hauss, Hägi, Thumann, Schatz et Levêque.

PRÉTEXTES ALLEMANDS

« C'est pour élever des porcs »

RIO-DE-JANEIRO, 11 avril. — Le journal *A Noite* publie une information sensationnelle, d'après laquelle des ingénieurs allemands, sous le prétexte de l'élevage de porcs, auraient acquis un terrain à l'entrée de la barre de Rio-de-Janeiro, dans la zone considérée comme de grande valeur stratégique, où ils exécutent activement des travaux hydrographiques, des sondages et des études de côtes.

Bien plus, les Allemands ont acheté au centre même de Rio-de-Janeiro, un vaste terrain surélevé où des ouvriers travailleraient jour et nuit à des constructions suspectes ; ce plateau est un excellent point stratégique dominant les fortifications et les principaux édifices de Rio-de-Janeiro.

Ces faits ont été portés à la connaissance du président de la République.

Améliorations significatives du change hollandais

LONDRES, 12 avril. — Le correspondant financier du *Times* signale l'amélioration du change hollandais, qui est revenu hier au taux du 22 mars, et estime qu'elle indique que les craintes chimériques de complications politiques sont dissipées.

Les victimes du "Bouvet"

TOULON, 12 avril. — Le tribunal civil vient de rendre un jugement constatant le décès des victimes du cuirassé *Bouvet*, qui fut coulé par une mine.

Sur les 700 personnes qui se trouvaient à bord au moment de la catastrophe, 612 périrent sur le navire dans l'accomplissement de leur devoir.

Le jugement rendu par le tribunal tiendra lieu d'acte de décès et sera transcrit sur le registre des décès des communes où les disparus avaient leur dernier domicile.

Un drame dans un champ

Vers 5 heures du soir, dans un champ, au lieu dit la Demi-Lune, à Montreuil-sous-Bois, le nommé Antoine Thevaniaux, quarante-cinq ans, a tenté de tuer sa femme, Annette Lenines, vingt et un ans, domiciliée à Romainville, puis il s'est tué en se tirant un coup de feu dans l'oreille droite.

La femme Lenines, grièvement blessée a été transportée à l'hôpital Saint-Antoine.

LE "TIP" remplace le Beurre

dont il a l'apparence et la saveur.

Le « TIP » n'est vendu qu'en pains d'un 1/2 kilo.

Exiger sur l'enveloppe la marque déposée « TIP ».

Le « TIP » ne coûte que 1 fr. 45 le demi-kilo.

Livraison à domicile dans tout Paris.

Expéditions Province franco postal domicile contre mandat : 2 kg. : 6 fr. 40 ; 4 kg. : 12 fr. 40.

Auguste PELLERIN, 82, rue Rambuteau, Paris

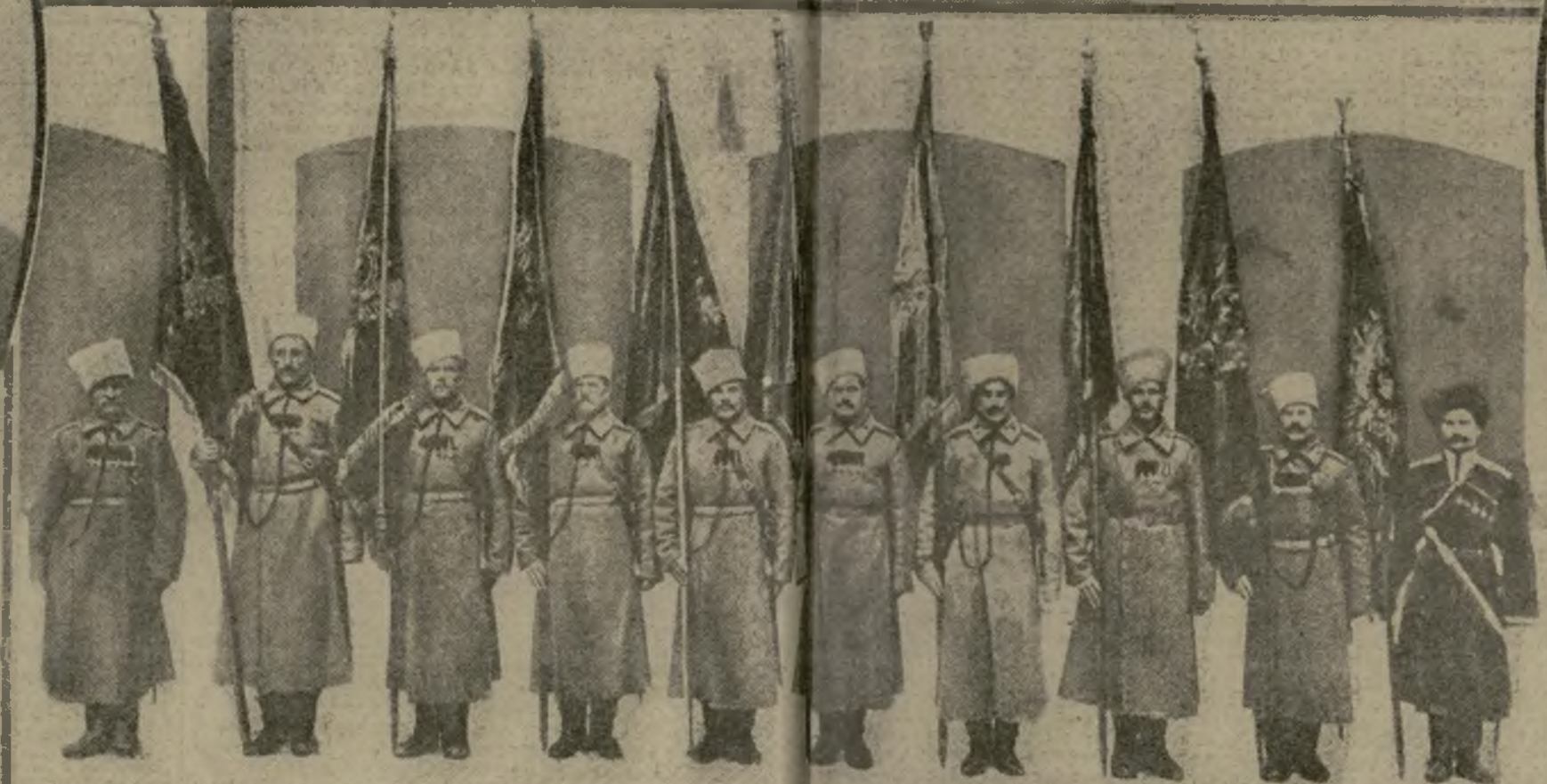
DANS ERZEROUM OCCUPÉ PAR LES RUSSES



TYPE DE VIEUX MARCHAND D'ERZEROUM



CONVOI DE RAVITAILLEMENT AUX ENVIRONS D'ERZEROUM



LA DÉLEGATION QUI PORTA AU TZA LES DRAPEAUX PRIS AUX TURCS



UN TURC QUE L'ARRIVÉE DES RUSSES N'ATTAISTA PAS



COSAQUES SUR UNE PLACE D'ERZEROUM



LE CURIEUX UNIFORME DES SAKIS DE L'ARMÉE TURQUE



SOLDATS RUSSES FAISANT LEUR MARCHÉ

Erzeroum depuis des semaines aux mains des Russes constitue pour nos alliés un très important centre de ravitaillement où ils rassemblent tout à la fois les prisonniers qu'ils font et des réserves, ainsi que les munitions dont ils vont se servir pour pousser

plus avant leurs succès vers la mer Noire et vers l'ouest. C'est d'Erzeroum que sont partis récemment pour Pétersbourg les neuf drapeaux turcs pris à l'ennemi au cours de la campagne. Les porteurs de ces trophées ont présenté au tsar les clés de la ville.

AU SENAT

LA RÉFORME
des conseils de guerre

Malgré l'opposition du gouvernement, la Chambre, on s'en souvient, avait voté, il y a quelques mois, une proposition de loi apportant des modifications profondes au fonctionnement des tribunaux militaires. Le texte adopté étendait au temps de guerre l'application des circonstances atténuantes, du sursis, le pourvoi en cassation et autorisait la présence de l'avocat à tous les actes de l'instruction; d'autre part, il restreignait la compétence des tribunaux militaires; il supprimait enfin les conseils de guerre spéciaux aux armées (cours martiales).

Saisie de la proposition, la commission du Sénat jugea indispensable d'y apporter certains tempéraments. Elle accepta l'application des circonstances atténuantes et du sursis; elle étendit aux conseils de guerre aux armées le champ d'application de la loi Bérenger; elle accepta l'obligation d'interroger l'inculpé dans les vingt-quatre heures de son incarcération et la libre communication de ce dernier avec son défenseur qui aura le droit de l'assister au premier interrogatoire et au dernier. Mais elle estima impossible d'aller plus loin et, notamment, de substituer la Cour de cassation aux conseils de révision pour l'examen des pourvois des condamnés des conseils de guerre. Tout en supprimant, d'autre part, les cours martiales proprement dites, la commission admet la possibilité d'établir plusieurs conseils de guerre dans chaque division active pour permettre aux juridictions militaires de frapper vite.

C'est ce texte modifié que M. Etienne Flaudin, rapporteur, défendit hier devant le Sénat.

Le général Roques, ministre de la Guerre, ne fit aucune difficulté pour accepter le texte de la commission, indiquant d'ailleurs que certaines de ses dispositions sont déjà appliquées en vertu de circulaires ministérielles.

Les sept articles et l'ensemble de la proposition adoptés, le Sénat décida de siéger aujourd'hui pour reprendre le projet sur la taxation des denrées.

A L'HOTEL DE VILLE

L'organisation du travail
après la guerre

Le Conseil général de la Seine a discuté, hier, en séance publique, le rapport de MM. Deslandres et Sellier sur les mesures à prendre pour procéder à l'organisation du travail au moment de la démobilisation.

M. Deslandres a rappelé l'effort public, en matière économique, dans le département de la Seine, depuis l'ouverture des hostilités : les chômeurs et chômeuses ont été utilement assistés. Alors que leur nombre s'élevait à 168.352 en août 1914, passant à 243.939 en décembre 1914, il était de 230.775 en janvier 1915, 163.791 en avril, 126.443 en juin, 107.050 en septembre et 89.773 en décembre 1915. Ce fléchissement est dû aux mesures prises par les pouvoirs publics après quelques mois de guerre, pour permettre la reprise de la vie économique.

Le Conseil général, a déclaré M. Deslandres, doit intervenir et prévoir les moyens capables de donner du travail après la guerre. Ce n'est pas avec des secours qu'on organise une démocratie, mais avec le travail.

El l'orateur de conclure en invitant le préfet de la Seine à étudier les problèmes qui lui sont signalés par le Conseil, et à préparer pour la prochaine session, les bases d'un travail définitif.

Après l'intervention de M. Duval-Arnould, de M. Sellier, le préfet de la Seine a déclaré qu'ayant rompu avec la routine administrative, il donnait sa pleine adhésion à l'ensemble des délibérations proposées, et qu'il mettait à la disposition de la commission du travail et du chômage toute l'activité dont il était susceptible.

Mises aux voix les conclusions ont été adoptées.

Après quoi, la séance a été levée et la session déclarée close.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE
les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale	Les événements locaux
La vie artistique	La vie économique
Les procès importants	Les sports
Les accidents graves	Tous faits pittoresques

A LA CHAMBRE

Les loyers à la Chambre

La question des petits locataires
est réglée

La discussion des loyers a fait, hier, à la Chambre, un pas sérieux. Deux nouveaux articles, dont les dispositions concernent particulièrement les petits locataires, ont été adoptés, en effet, après une laborieuse discussion.

Le texte présenté par la commission pour l'article 14 accordé, nous l'avons dit, l'exonération complète à certaines catégories de petits locataires. Deux députés socialistes, M.M. E. Lafont et Levasseur le combattirent pourtant.

A M. Lafont, qui voulait exonérer les locataires dont la famille bénéficie de l'allocation militaire, ceux qui sont admis aux bénéfices de l'assistance aux vieillards et aux infirmes, qui ont touché des secours de chômage ou qui ont été admis au bureau de bienfaisance, le Garde des Sceaux fit observer combien le texte de la commission était plus large.

Il y a, dit-il, 1.145.000 locataires ayant un loyer au-dessous de 600 francs, sur lesquels 600.000 assistés. Que ferez-vous des 545.000 autres ? Les laisserez-vous se débattre devant la commission arbitrale ?

Et la Chambre, par 308 voix contre 193, repoussa l'amendement de M. Lafont.

L'amendement de M. Levasseur, venait ensuite. La Chambre en repoussa la première partie, par 324 voix contre 143, adoptant le texte de la commission ainsi conçu :

ARTICLE 14. — Sont la faculté réservée au propriétaire d'administrer la preuve contraire devant la commission arbitrale, sont présumés remplir les conditions fixées par l'article 12, et comme tels totalement exonérés du paiement de leurs loyers échus ou à échoir pendant toute la durée des hostilités et les six mois qui en suivront la cessation fixée par décret, les locataires occupant des logements d'habitation rentrant dans l'une des catégories suivantes :

1° A Paris, dans le département de la Seine et dans les communes de Sèvres, Meudon et Saint-Cloud de la Seine-et-Oise :

Locaux d'un loyer inférieur ou égal à 400 francs, si le locataire est célibataire ; à 500 francs s'il est marié sans enfant ; à 600 francs s'il a une ou plusieurs personnes à sa charge conformément aux articles 12 et 13 de la loi du 15 juillet 1911.

M. Levasseur obtint ensuite une augmentation du chiffre auquel les locataires seront exonérés dans les communes rurales. Par 266 voix contre 199, la Chambre adopta, pour en faire la deuxième partie de l'article 14, son texte qui est le suivant :

Dans les communes de 101.000 habitants et au-dessus : Logement dont le loyer est égal ou inférieur à 300 francs, s'il est célibataire ; 350 francs, s'il est marié sans enfants ; 400 francs, s'il a une ou plusieurs personnes à sa charge.

Dans les communes de 30.000 à 100.000 habitants : Logement d'un loyer inférieur ou égal à 200 francs, s'il est célibataire ; 250 francs, s'il est marié sans enfants ; 300 francs s'il a une ou plusieurs personnes à sa charge.

Dans les autres communes : Logement d'un loyer inférieur à 100 francs, s'il est célibataire ; 150 francs, s'il est marié sans enfants ; 200 francs, s'il a une ou plusieurs personnes à sa charge.

Un troisième amendement de M. Levasseur, qui concernait les commerçants, repoussé par 321 voix contre 147, la Chambre vota l'ensemble de l'article 14 — formé de ces deux textes — puis l'article 15, ainsi rédigé :

Pendant toute la période pour laquelle l'exonération totale leur est accordée en vertu des articles qui précèdent, les locataires seront maintenus en possession des lieux loués.

Seront également sur leur demande maintenus en possession des lieux loués pendant toute la durée de la guerre et les six mois qui suivront la cessation des hostilités, tous locataires ayant ou non obtenu une exonération ou une réduction, à charge par eux de se conformer pour le paiement aux décisions rendues par les commissions arbitrales. Ces dispositions s'appliquent aux cas de bail expiré ou non expiré, ainsi qu'au cas où la location est régie par l'usage des lieux.

On continuera aujourd'hui.

LA "JOURNÉE DU POILU"

Les fonds versés atteignent déjà 3 millions

Le comité de la "Journée du Poilu" a décidé, hier, d'envoyer 100.000 francs, nets de change, au commandant en chef de l'armée d'Orient, pour les soldats nécessiteux sous ses ordres.

Elle a ensuite pris les mesures nécessaires pour le prochain tirage de la tombola.

Les résultats des départements ne sont pas encore tous connus, mais les fonds versés atteignent déjà 3 millions.

Ayuntamiento de Madrid

Lombard, Laborde
Garfunkel et C^{ie}
(DOUZIÈME AUDIENCE)

Enfin quinze témoins ont pu défilé à la barre. C'est tout d'abord M. Léon Ehrard, maître-d'hôtel, gérant du Soufflet, « Léon », comme l'appellent tous les familiers de cet établissement.

Il présente son ami Langevin au docteur Lombard qui était un des clients de la maison.

A une question, le témoin constate qu'à plusieurs reprises le major Laborde et le docteur Lombard vinrent déjeuner et que ce fut Langevin qui, bien qu'absent au repas, paya la note.

M. Ehrard intervenant : — Certains prétendent, dit-il, que le major Laborde vous tutoyait et que vous en usiez de même à son égard ?

— E. m'appelait « Léon », je lui disais « docteur » tout court. Est-ce la tutoyer ? répond le témoin. (Bilarité dans la salle.)

M. Eugène Perrier, négociant, qui employait Langevin, vient déclarer qu'il a remis à celui-ci un acompte de 500 francs, qu'il a su depuis avoir servi à payer la reforme.

Le coiffeur Léon Meyer, mobilisé (t. t. l. comptait Garfunkel parmi ses clients. Il se montrait très fier de « blaireauter » le visage d'un homme qui avait de si hautes relations. Le coiffeur Meyer rapporte ce fait :

— Le beau-frère de Garfunkel me demanda un jour : « Connaissez-vous quelqu'un à réformer ? » Ça lui coûtera 10.000 francs ; il y aura 500 francs pour vous. »

Très dignement, Figaro répondit : « Ce serait dégoûtant, il n'y aurait donc que les riches qui pourraient se faire réformer ? »

Ce sont ensuite le professeur Langlois, le limonadier Félix Mautouche, l'orthopédiste Elie Lepaitre, le chauffeur d'autos Gautier, Henri Irénée et Joseph Boudet qui viennent déclarer que l'éprier Lerebourg, malade, brave homme, n'a pas pu rechercher un moyen frauduleux pour obtenir sa réforme.

Puis, le Conseil entend un petit vieil homme, au jaunâtre visage terminant par une barbe blanche en pointe. Deux yeux noirs très brillants et pétillants de malice achèvent de lui donner un petit air satanique, mais d'un Satan bon garçon. C'est le docteur Kemmadjian que Lombard avait amené à l'hôpital 58. Il parle, il parle d'abondance, tandis que ses mains osseuses ne cessent de s'agiter. Il a des mots amusants, notamment lorsqu'il s'agit d'une « opération de luxe » pour conserver l'esthétique de la ligne.

Les médecins experts, le professeur Auguste Marie, les docteurs Dupré et Vallon viennent confirmer leurs rapports d'après lesquels Garfunkel est nettement responsable de ses actes ; Boisson, un simulateur ; Laborde, un dégénéré, dont la responsabilité doit être atténuée ; le docteur Lombard, alcoolique, a eu des troubles mentaux passagers, provoqués par des excès de boisson, en vue, a reconnu Lombard lui-même, de besoins électoraux.

Le docteur Socquet a examiné un certain nombre des inculpés réformés ou hospitalisés. Leur réforme fut injustifiée ainsi que leur hospitalisation.

L'expert en écritures Hue vient faire un cours de graphologie. Le capitaine Moriceau, de la 22^e section des infirmiers, le dernier entendu, expose quelle était la situation militaire de Du Bosq.

Alfred Bouganier.

SANTÉ FORCE



rapidement

obtenues par l'emploi du

VIN DE VIAL

Son heureuse composition

Quina, Viande
Lacto-Phosphate de Chaux
En fait le plus puissant des fortifiants

Il convient aux Convalescents, Vieillards,
Femmes, Enfants et toutes personnes
débiles et délicates.

DANS TOUTES PHARMACIES

LES CONTES D'EXCELSIOR

"Ceux de la nuque"

x

LE PROJET

(Ches M^{me} de Lameuil. Il est 3 heures.)

RISSETTE (Robe de taffetas d'une nuance changeante et bizarre, mêlée de violet rouge, de noir bleuté, de gris argenté, à reflets chauds et rayonnants). — Tu es gentille, ma petite Jacqueline, d'être venue avant l'heure des visites...

M^{me} DE CHANTRAINES. — Dame!... tu me le recommandais si fort... (vaguement inquiète). — Qu'est-ce qu'il y a?...

RISSETTE. — Il y a que je tiens à te consulter sur un projet... à te demander conseil...

M^{me} DE CHANTRAINES. — Je ne suis guère un type à conseils, tu sais?...

RISSETTE. — Voilà!... Papa est venu m'attraper...

M^{me} DE CHANTRAINES. — A propos de quoi?...

RISSETTE. — A propos de la mort de Paul... parce qu'on lui a dit que je veux me remarier...

M^{me} DE CHANTRAINES (nettement). — Ça n'est pas possible!... (Mouvement de Rissette.) Non!... D'abord parce qu'on ne se remarie pas dix-huit mois après la mort d'un mari comme le tien... ni même le n'importe quel mari... Ce serait non seulement un manque de cœur, mais un manque de goût...

RISSETTE (embêtée). — De goût?... (Perplexe.) Crois-tu?...

M^{me} DE CHANTRAINES. — Ensuite, tu n'es même pas sûre que Paul soit mort...

RISSETTE (ahurie). — Par exemple!...

M^{me} DE CHANTRAINES. — J'entends que tu n'as de sa mort aucune preuve...

RISSETTE. — Parce que je n'ai pas reçu sa médaille d'identité?... Mais si Pierre de Garde avait été tué, on n'aurait pas non plus reçu la sienne... Il l'a accrochée au bec d'une fontaine pour faire sa toilette et il l'y a oubliée... Alors, sous prétexte que je n'ai pas cette médaille, on me forcerait à rester veuve toute ma vie...

M^{me} DE CHANTRAINES. — Non... Rassure-toi... mais jusqu'à la fin de la guerre, probablement...

RISSETTE. — C'est charmant!... Certes, si Paul avait vécu, je n'aurais jamais eu l'idée de me remarier...

M^{me} DE CHANTRAINES. — Dame!... à moins de sombrer dans le mariage civil...

RISSETTE. — Je m'explique mal... Je veux dire que j'étais très heureuse avec Paul... Que je ne demandais rien de plus... Mais, comme je l'ai dit à Papa... (convaincue) je ne sais pas être veuve!... Ça te fait rire?... (vexée) tu trouves ça drôle?...

M^{me} DE CHANTRAINES. — En soi, non!... au contraire!... C'est la conviction avec laquelle tu le dis qui est drôle... et la tête de l'oncle que je me représente... Il a dû être tué!...

RISSETTE (aigre). — Ça prouve que, lui et moi, nous ne sommes pas du même bois, voilà tout!... J'ai dit à Papa que je songeais à le remarier, en effet... et que... (elle hésite) ... qu'il était question... (avec embarras) de... de...

M^{me} DE CHANTRAINES. — Du monsieur au pansement suggestif?...

RISSETTE. — Alors, Papa a poussé des cris de putois... et il m'a dit un tas d'horreurs sur le vicomte de Paroly...

M^{me} DE CHANTRAINES (interrogativement). — Par exemple?...

RISSETTE. — Par exemple, que c'est un embusqué...

M^{me} DE CHANTRAINES. — Ça en a au moins l'air!...

RISSETTE. — Alors, toi non plus, tu ne crois pas à sa blessure?...

M^{me} DE CHANTRAINES. — Je la croirais... dans tous les cas, très ancienne et très anodine...

RISSETTE (indignée). — C'est précisément au sujet de ces insinuations et de ces infamies que j'ai formé le projet sur lequel je veux te demander ton avis...

Qu'il j'ai résolu de protester...

M^{me} DE CHANTRAINES. — Toi... à quel titre?...

RISSETTE. — Pas moi! C'est M. de Paroly lui-même qui répondra à ces lâches accusations...

M^{me} DE CHANTRAINES. — ?... ?... ?...

RISSETTE. — Parfaitement!... Mme Treille nous a donné, l'autre jour, un thé littéraire, n'est-ce pas?...

M^{me} DE CHANTRAINES. — Littéraire?... Enfin, oui... si tu veux...

RISSETTE. — Je vais lui répondre du tac au tac par une conférence sur la guerre... qui sera faite par le vicomte de Paroly... D'abord, la tante Louise, et Papa, et Horty, et même toi, vous ne pourrez plus me reprocher de ne pas vouloir qu'on parle de la guerre chez moi... ensuite M. de Paroly fera jus-

tice de ses détracteurs, en leur racontant où et comment il a reçu sa blessure...

M^{me} DE CHANTRAINES. — — Tu ne trouves pas que c'est une bonne idée?...

M^{me} DE CHANTRAINES. — Ça dépend du point de vue auquel on se place...

RISSETTE (agacée). — Eh bien, à ton point de vue à toi?...

M^{me} DE CHANTRAINES. — C'est une excellente idée... parce que ça achèvera de démôler et de ridiculiser un individu louche et antipathique, à mon sens...

RISSETTE (suffoquée). — Pourquoi ça le démôlerait-il?... Pourquoi?...

M^{me} DE CHANTRAINES. — Parce que, en admettant qu'il accepte ton projet... ce dont je doute...

RISSETTE (trionphante). — Il l'a accepté... Il doit venir aujourd'hui pour nous entendre au sujet de sa conférence...

M^{me} DE CHANTRAINES. — Ben, ça sera drôle!...

RISSETTE (agressive). — Parce que?...

M^{me} DE CHANTRAINES. — Parce qu'il ne parle pas français, ton monsieur!... et que, à moins qu'il ne fasse faire sa conférence dans les prisons, elle sera plutôt moche...

RISSETTE (inquiète). — En quoi ne parle-t-il pas français?...

M^{me} DE CHANTRAINES. — En tout...

RISSETTE. — Ça n'est pas répondre ça!... Cite-moi quelque chose?... Cite?...

M^{me} DE CHANTRAINES. — C'est facile!... Il n'ouvre la bouche que pour faire des fautes...

RISSETTE. — Lesquelles?...

M^{me} DE CHANTRAINES. — Des fautes vilaines, vulgaires...

RISSETTE (qui piétine). — Mais encore?...

M^{me} DE CHANTRAINES. — Eh bien, il dit toujours, par exemple, « partir à... » (Rissette la regarde)...

Où... partir à Rouen... partir à Bordeaux... L'autre jour, il nous a dit qu'il ne viendrait pas à ton jour la semaine suivante parce qu'il était obligé de partir à Versailles...

RISSETTE (ironique). — Et comment doit-on dire, selon toi?...

M^{me} DE CHANTRAINES. — Oh!... selon moi, ça n'a aucune importance... Mais selon la grammaire et même selon l'habitude, on doit dire : partir pour Versailles... ou aller à Versailles... mais pas partir à... jamais partir à... C'est ignoble!...

RISSETTE (dédaigneuse). — C'est tout?...

M^{me} DE CHANTRAINES. — Oh! non!... Il dit encore en face la Madeleine, au lieu de en face de la Madeleine... il dit « Au plaisir! » pour « Au revoir! »... Enfin, la dernière fois que j'ai eu la joie de le rencontrer chez toi, il nous a dit, voulant faire étalage de ses belles relations, cette phrase de qualité vraiment rare : « Mon amie la princesse de Corda-Potencia... (ou un nom dans ce genre-là) reste en face Sainte-Clotilde!... »

RISSETTE. —

M^{me} DE CHANTRAINES. — Ça, c'était vraiment du Paroly de derrière les fagots... à tel point que ça a fait tiquer la mère Mourmelon, qui n'est pourtant pas la fleur des pois...

RISSETTE. — Quand on parle sans préciosité, il arrive que l'on fait ces petites fautes... D'ailleurs, il est entendu que M. de Paroly soumettra sa conférence à la baronne de la Démolition, qui voudra bien la revoir et lui donner un coup de fion...

M^{me} DE CHANTRAINES. — Tu veux dire un coup de pioche... Pardon! de boche!... Elle corrigera le français Paroly en vrançais tel qu'on le parle à Vrankfurt...

RISSETTE (inquiète). — Pschtt!... (Elle se lève.) Les voici!... (Elle va au-devant d'Iseult-Morgane, baronne d'Alba de la Démolition, qui entre avec le vicomte de Paroly.) Merci d'être venus de bonne heure!... Nous allons pouvoir travailler...

Le vicomte de Paroly (profond salut à M^{me} de Chantraines. Il baise la main de Rissette). — Que vous êtes jolie, chère Madame!... et quelle toilette!... (Il cligne des yeux.) Oh!... cette nuance!... Comment s'appelle cette adorable nuance?...

RISSETTE. — « Ventre de puce en fièvre »... C'est une vieille nuance... On est aux vieilles modes et aux vieilles couleurs... (D'un air détaché.) On est en train d'essayer une sorte de restitution du passé...

M^{me} DE CHANTRAINES (en elle-même). — Elle aussi!... Ça se gagne donc!...

Gyp.

POUR RELIER "EXCELSIOR"

Nouveaux prix depuis janvier 1916

Notre reliure électrique, à nos bureaux...	3 fr. 25
Par poste, recommandé...	4 fr. »
Cartonnage élégant, à nos bureaux...	1 fr. 75
Par poste, recommandé...	2 fr. 50

BLOC-NOTES

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. M. Izwolsky, ambassadeur de Russie, et Mme Izwolsky ont reçu hier à déjeuner, dans l'intimité, S. A. R. le prince de Serbie.

— Le président de la République a reçu hier, à 3 heures, en audience officielle, S. Exc. M. Carlos Blanco, le nouveau ministre de l'Uruguay, qui lui a remis les lettres l'accréditant en qualité d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la République de l'Uruguay.

La réception, à laquelle assistait le président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, a eu lieu conformément au cérémonial d'usage.

INFORMATIONS

— Le capitaine Antoine de Gramont de Lesparre, décoré de la Légion d'honneur à l'automne dernier, cité deux fois à l'ordre de l'armée, vient de l'être une troisième fois en ces termes :

« De Gramont de Lesparre, capitaine au 31^e d'infanterie (officier de la plus grande bravoure et de la plus rare énergie. A l'attaque ennemie du 9 janvier 1916, avec liquides enflammés, a su communiquer à sa compagnie son énergie farouche et a réussi à maintenir intégralement ses positions. Blessé au début de l'action, ne se fit passer qu'après l'échec de l'ennemi et reprit immédiatement son poste de combat. »

MARIAGES

— Le mariage de M. Francis Vardes et de Mlle Germaine Ballester-Beaumont a été célébré le 3 avril à Paris, au front.

— En la chapelle des catéchismes de l'église Saint-Philippe-du-Roule, vient d'être béni, dans l'intimité, de mariage du colonel Margot, directeur de l'infanterie, avec Mme de Talancé.

DEUILS

— A la demande des amis du colonel Driant, tombé glorieusement au champ d'honneur, le 22 février, un service funèbre solennel sera célébré aujourd'hui 13 avril, à la cathédrale de Nancy, pour l'âme du vaillant soldat qui représenta si dignement cette ville au Parlement. La cérémonie sera présidée par Mgr Turinaz.

Nous apprenons la mort :
De notre distingué confrère M. Henri Vaugois, directeur politique de l'Action française, mort subitement, emporté par une embolie.

Professeur de l'Université, M. Henri Vaugois fut l'un des fondateurs de la Ligue de la Patrie française. Il se rallia ensuite au mouvement royaliste et devint directeur de l'Action française et des organisations politiques qui s'y rattachent.

Ses obsèques seront célébrées demain vendredi, à midi, en l'église Saint-Jacques du Haut-Pas, sa paroisse. C'est là que ses amis sont priés de se réunir et de faire porter fleurs et couronnes.

A l'issue de la cérémonie, le corps sera transporté à Laigle (Orne), où aura lieu l'inhumation dans le caveau de la famille.

Le présent avis tiendra lieu de lettre de faire part.

De M. Jean Oustry, sous-préfet de Saint-Yrieix, mort pour la France.

De M. Jules Baratte, sous-lieutenant d'artillerie, et de son frère, M. Eugène Baratte, brigadier d'artillerie, tombés devant Verdun.

De M. Paul de Sauttes-Latour, ancien inspecteur de la Société Générale, administrateur délégué du Crédit Foncier de l'Uruguay.

De M. Portela, ministre de la République Argentine, près le Quirinal, décédé hier matin, à 8 heures.

De M. Paul de Sauttes-Latour, ancien inspecteur de la Société Générale, administrateur délégué du Crédit Foncier de l'Uruguay.

De M. Portela, ministre de la République Argentine, près le Quirinal, décédé hier matin, à 8 heures.

De M. Paul de Sauttes-Latour, ancien inspecteur de la Société Générale, administrateur délégué du Crédit Foncier de l'Uruguay.

De M. Portela, ministre de la République Argentine, près le Quirinal, décédé hier matin, à 8 heures.

De M. Paul de Sauttes-Latour, ancien inspecteur de la Société Générale, administrateur délégué du Crédit Foncier de l'Uruguay.

De M. Portela, ministre de la République Argentine, près le Quirinal, décédé hier matin, à 8 heures.

De M. Paul de Sauttes-Latour, ancien inspecteur de la Société Générale, administrateur délégué du Crédit Foncier de l'Uruguay.

De M. Portela, ministre de la République Argentine, près le Quirinal, décédé hier matin, à 8 heures.

De M. Paul de Sauttes-Latour, ancien inspecteur de la Société Générale, administrateur délégué du Crédit Foncier de l'Uruguay.

De M. Portela, ministre de la République Argentine, près le Quirinal, décédé hier matin, à 8 heures.

De M. Paul de Sauttes-Latour, ancien inspecteur de la Société Générale, administrateur délégué du Crédit Foncier de l'Uruguay.

De M. Portela, ministre de la République Argentine, près le Quirinal, décédé hier matin, à 8 heures.

De M. Paul de Sauttes-Latour, ancien inspecteur de la Société Générale, administrateur délégué du Crédit Foncier de l'Uruguay.

De M. Portela, ministre de la République Argentine, près le Quirinal, décédé hier matin, à 8 heures.

De M. Paul de Sauttes-Latour, ancien inspecteur de la Société Générale, administrateur délégué du Crédit Foncier de l'Uruguay.

De M. Portela, ministre de la République Argentine, près le Quirinal, décédé hier matin, à 8 heures.

De M. Paul de Sauttes-Latour, ancien inspecteur de la Société Générale, administrateur délégué du Crédit Foncier de l'Uruguay.

De M. Portela, ministre de la République Argentine, près le Quirinal, décédé hier matin, à 8 heures.

De M. Paul de Sauttes-Latour, ancien inspecteur de la Société Générale, administrateur délégué du Crédit Foncier de l'Uruguay.

De M. Portela, ministre de la République Argentine, près le Quirinal, décédé hier matin, à 8 heures.

De M. Paul de Sauttes-Latour, ancien inspecteur de la Société Générale, administrateur délégué du Crédit Foncier de l'Uruguay.

De M. Portela, ministre de la République Argentine, près le Quirinal, décédé hier matin, à 8 heures.

De M. Paul de Sauttes-Latour, ancien inspecteur de la Société Générale, administrateur délégué du Crédit Foncier de l'Uruguay.

De M. Portela, ministre de la République Argentine, près le Quirinal, décédé hier matin, à 8 heures.

De M. Paul de Sauttes-Latour, ancien inspecteur de la Société Générale, administrateur délégué du Crédit Foncier de l'Uruguay.

De M. Portela, ministre de la République Argentine, près le Quirinal, décédé hier matin, à 8 heures.

De M. Paul de Sauttes-Latour, ancien inspecteur de la Société Générale, administrateur délégué du Crédit Foncier de l'Uruguay.

De M. Portela, ministre de la République Argentine, près le Quirinal, décédé hier matin, à 8 heures.

De M. Paul de Sauttes-Latour, ancien inspecteur de la Société Générale, administrateur délégué du Crédit Foncier de l'Uruguay.

Les pages de Madame

CAUSERIE FÉMININE



L'ORDRE

Deux fauteuils pour la Comédie-Française : Britannicus en matinée avec de Max!

Vite un peu à ma chère petite nièce Pauline dont les dix-huit ans ne sont pas blâmes sur le théâtre.

J'arrive exactement à une heure, et j'entre en coup de vent dans la chambre de Pauline.

Elle m'attend, la figure animée par l'espoir du plaisir prochain. Elle est prête... Elle n'a plus que ses gants à prendre, et elle s'y employait lorsque je suis entrée.

Que vois-je!

Un tiroir de la commode est ouvert. Là, pêle-mêle, une soixantaine de gants représentant une trentaine de paires, mais jetés un à un au milieu de guimpes, de cols, de dentelles, de rubans... j'aperçois même des chemisettes et des bas! Je m'écrie :

— Hé! ma pauvre Pauline!... quel fouillis de choses!... Comment peux-tu le reconnaître?

Pauline me regarde étonnée; elle me répond :

— Je m'y reconnais fort bien, ma tante! Et tu vas voir si je ne trouve pas mon autre gant.

En effet, elle a déjà un gant de la main droite; il ne lui reste plus qu'à découvrir le même gant de la main gauche.

L'opération semble difficile, ce qui n'empêche pas Pauline de m'affirmer :

— Il ne faudrait pas croire que je n'aie pas d'ordre!

— Franchement, ma chérie, il n'y paraît guère!

— Aujourd'hui!... Mais si tu étais venue seulement lundi!

— Que se serait-il passé, lundi?

— Tu aurais trouvé tout en place.

— Lundi?

— Oui... parce que, le lundi, c'est le jour où je range!

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire que tous les lundis je consacre mon après-midi à mettre de l'ordre dans mes affaires.

— Voilà donc une après-midi perdue.

— Peux-tu dire, ma tante!

— Mais oui, puisque si tu rangeais les affaires tous les jours, elles se trouveraient en ordre le lundi et tu pourrais employer ton temps à autre chose.

— Ah!... ranger à toute minute! Est-ce possible?

— C'est possible et même nécessaire.

— Chez toi, ma tante, il est vrai que rien ne traîne!... Mais tu as tant de place!

— Pas plus que toi!... seulement, je ne pourrais pas vivre dans le désordre, et toi, tu le peux!



Et, sais-tu ce qui en résulte, Pauline? C'est qu'il n'y a pas plus d'ordre dans tes idées que dans tes affaires, que tu mélanges toutes les choses, que tu entreprends dix choses à la fois, et que tu n'en mènes aucune à bonne fin.

— Oh! ma tante!

— Où en es-tu du triol pour ton filleul du front?

— Il va être fini, mais je ne sais plus où est fourrée ma laine!

— Le filleul doit donc attendre.

— Oui, mais pendant ce temps-là j'ai commencé à lire le volume de Bourget que tu m'as prêté.

— Tu devrais l'avoir fini.

— Je n'ai pas pu le finir parce que j'ai dû m'interrompre pour aller à ma leçon d'harmonie.

— J'ai rencontré ton professeur; tu ne la savais pas, ta leçon!

— Bien sûr, puisque je lisais du Bourget!

— C'est le soir que tu devrais lire.

— Je ne peux jamais lire le soir; je travaille mon dessin.

— A la lumière!

— Je suis bien que ce serait mieux le matin.

Mais, le matin, j'ai mille choses à faire.

— A quelle heure te lèves-tu?

— Je n'ai pas d'heure!

— Manque d'organisation, ma chérie!

— Oh! je ne suis pas paresseuse; essaye de me donner un rendez-vous et tu verras si je n'y serai pas!

— C'est dit! Je te donne rendez-vous demain matin, à 10 heures. Nous ferons un tour au Bois.

Nous irons goûter le printemps!

— Quel bonheur! Mais...

— Mais quoi?

— Mais, je n'ai pas de robe, pour ce beau soleil; il faut que je m'en arrange une.

— Et la robe beige de l'an dernier?

— Elle est très bien, mais il faut changer le col trop défraîchi.

— Pourquoi n'as-tu pas pensé que le prin-

temps viendrait et que tu mettrais cette robe la première?

— C'est vrai... mais alors, il faudrait donc penser à l'hiver pendant l'été, et à l'été pendant l'hiver?

— C'est le seul moyen d'être prête.

— Quelle fatigue, ma tante!

— Beaucoup moins que de toujours courir pour rattraper ses retards!

— En effet, j'avoue que je ne peux jamais être exacte, et ça me rend très malheureuse!

— Que diront alors ceux qui t'attendent? Et quand rangeras-tu les trois chapeaux qui sont sur ton lit?

— Tout à l'heure, en rentrant... à moins que la bonne n'ait fait ma couverture; elle les aura mis sur les chaises.

— Tu laisses cette fille tripoter tes chapeaux?

— Ne m'en parle pas! Elle m'a cassé une plume l'autre jour!... C'est une maladroite!

— Pauline, sais-tu quelle heure il est? Il est bientôt deux heures!

— Mon Dieu!... et mon gant? Je n'en n'ai toujours qu'un!

— Nous arriverons après le premier acte!

— Ah!... Je ne veux pas, ma tante!... Prenons un taxi!

— Tu es donc riche?

— Non... mais je ne veux pas arriver en retard!

Ah!... le théâtre, ça coûte vraiment cher!

— Crois-tu que ce soit le théâtre?

Nous arrivâmes au premier entr'acte, et ma pauvre Pauline dut cacher sa main gauche dans son manchon, la main droite seule étant gantée.

Elle passa une journée déplorable et elle conclut :

— C'est bien simple, ma tante!... Moi, vois-tu, je n'ai jamais eu de veine!

Michèle de Nicet.

QUELQUES CONSEILS

Hygiène, santé, beauté

Lotion pour peau sèche (recette demandée). — Ne vous lavez pas le visage à l'eau chaude si votre peau est sèche. N'employez jamais de savon, et mettez une crème légère sous votre poudre. Jamais de poudre sans la crème, car cela rendrait votre peau dardreuse.

Voici une lotion à mettre avec une boulette de coton le soir après les ablutions : lait d'amande, 50 grammes; glycérine neutre, 10 grammes; eau de rose, 500 grammes.

JOURS DE GUERRE

Infirmières de gare

Après une semaine de démarches, malgré des recommandations, son dévouement, son zèle et son diplôme, tout ce que Madame a pu obtenir c'est d'être autorisée à distribuer dans une gare des boissons aux soldats. Evidemment, ce n'est pas la son rêve, mais discute-t-on avec le devoir?... Et le lendemain, des huit heures, en tenue réglementaire, elle se met en route. Devant la porte qui donne accès aux quais, un factionnaire l'arrête. Elle sourit, indulgente envers ce pauvre garçon qui ne sait pas l'écarte et dit en montrant la croix rouge de son manteau : « Service!... »

Elle a jeté cela comme on donne le mot aux avant-postes. Aussitôt, elle se sent chez elle et s'empresse. D'un geste, elle rejette sa cape, assure ses manchettes à ses poignets, et comme précisément elle arrive devant l'ambulance de gare, où plusieurs dames causent très affairées, elle entre et s'enquiert auprès d'un militaire assis de ses besoins. Ce n'est pas un blessé, pas même un homme partant pour le front : simplement le planton du commissaire de gare. Une dame s'approche, sévère, et l'interroge. Ainsi qu'un factionnaire, elle répond : « Service... Je suis de service, madame... » Mais la dame, sévère, entend autrement sa consigne.

— Service?... Quel service, madame?... Il n'y a ici que nous de service, veuillez vous retirer.

— Mais enfin, madame!

— Je vous prie, n'insistez pas.

Madame sort toute rouge et menaçante. Elle explique son cas au médecin, montre ses papiers, son diplôme, et, triomphante enfin, repart. La dame sévère doit s'attarder devant un ordre.

— C'est très bien, madame... Faites ce qu'il vous plaira.

Madame prend deux verres et se dirige vers le train arrêté. C'est un train de petits blessés. Les hommes sont gais, ils rient aux portières. Elle s'arrête, et, levant son verre, l'offre avec un sourire charmant. Le soldat remercie; il n'a pas soif. Elle demande :

— Et vos camarades?...

— Oh! non, madame, ils n'ont pas soif non plus.

Elle s'avance vers un autre compartiment :

— Un peu de bon sirop, mon ami?

— Oh! non, madame.

Nouvelle marche, nouvelle halte, les verres commencent à lui peser au bout des doigts.

— Pas soif, mon ami?...

Le troupière, la bouche pleine, fait signe :

— Non.

Inlassable, elle avance encore : même question, même réponse. Pour varier, elle demande :

— Votre pausement n'a pas besoin d'être refait?

Il tient bien?...

— Oh! oui, on me l'a refait il y a deux heures.

Elle a des crampes dans les bras. Voici plus d'une



heure qu'elle circule sans avoir placé ses sirops. Sa voix n'offre plus, elle implore : elle a l'air de dire : « Vous n'allez pas me laisser revenir comme cela... » Si bien qu'à la fin, charitable, un petit chasseur, la moustache encore humide du verre de bière qu'il a bu, se résigne, accepte, prend le sirop, l'avale et le rend avec un gentil :

— Merci beaucoup.

Alors madame, heureuse d'avoir fait quelque chose, s'éloigne, pose sur une table son verre vide et son verre plein, et, comme il est midi bientôt, rentre chez elle, où justement une amie l'attendait. Là, tout en retirant son manteau et son voile, elle dit, le regard illuminé de joie :

— C'est tout de même très bien, ces infirmières de gare!

Maurice Level.

Les pages de Madame

Croquis de la Semaine



Grands et petits chapeaux

Ne porte-t-on que des toques découvrant tout le visage ? Ou bien ne met-on que le grand canotier sous lequel il disparaît un peu ? A celles qui demandent un renseignement précis, avant de choisir un chapeau, il est assez difficile de répondre : car on porte à la fois de grands et de petits chapeaux, suivant le genre de robe qu'ils sont destinés à accompagner, suivant aussi le genre de physionomie qu'il s'agit d'encadrer et de faire valoir. N'oublions pas qu'un chapeau servant bien choisi transforme la toilette et suffit à vous mettre en beauté comme à vous enlaidir impitoyablement.

Le même soin doit être apporté au choix d'une coiffure, surtout si elle est ramagée ; certains toiles brouillés vous défigurent et vous rendent méconnaissables, vous barrant la joue d'une gigantesque virgule ou vous égarant le nez sous une malencontreuse araignée. Au lieu de cela, un voile de joli réseau sur lequel les dessins sont dispersés avec goût fait paraître les yeux plus brillants et rend l'effet de la « mouche assassine » d'autrefois, ce piment de beauté, comme on l'appelait alors !... Il est vrai que les femmes ont toutes un joli teint. On peut bien faire le reproche à quelques-unes d'user sans modération du rouge qui met la « santé » aux joues, comme disent les mininettes. Mais l'art du parfumeur, aujourd'hui, est extrêmement perfectionné, et il y a autant de teintes de poudre qu'il y a de genres de carnation, ce qui fait que la poudre bien choisie est maintenant absolument invisible.

Ravonnons aux chapeaux : avec les robes d'été, naturellement, le grand chapeau sera préféré ; mais, avec le tailleur, le petit chapeau a plus de vogue, sauf, cependant, le grand canotier, chapelier très chic avec un costume sobre et très seyant avec la coiffure étroite. Cependant, les formes longues sont plus souvent remplacées par des formes larges ; mais ceci est encore une question de goût toute personnelle !

Voici, au haut de la page, et à gauche, la grande capeline de tulle ficelle à fond de plumes du même ton qui accompagnera toutes les robes d'après-midi. On peut faire faire ce fond de plumes avec un tour de plumes ou des amazoïnes qu'on retrouve dans un carton. Le second modèle est en taffetas bien tout coiffé, garni de fleurs et de rubans semblant piqués au hasard.

Le modèle de droite est un canotier de pique marine cerclé d'une étroite bande de peau de Suède naturelle. La haute toque croquée plus bas est en ruban gros grain gris et ne demande pas d'autre garniture que quelques nœuds plats posés irrégulièrement ; c'est un des chapeaux les plus à la mode cette saison. Ces toques hautes complètent très bien les silhouettes actuelles ; mais l'habitude des hants cols de fourrure de l'hiver rend très difficile le port des encolures un peu trop dégagées de certains tailleurs. Aussi le bon demi-long en plumes noir ou blanc est-il le complément de beaucoup de robes actuelles. Rien n'est plus doux à la physionomie, plus seyant au teint ni plus agréable à porter. Le grand canotier croqué à côté est en crêpe plissé, avec passe entièrement garnie de franges de plumes alternées avec des rubans froncés, le tout d'une teinte ficelle.

Voici enfin, pour finir, un amusant minicane en pique d'un joli ton mauve rose garni de ruban de velours saphir et de roses. C'est frais comme la printemps lui-même et d'une amusante fantaisie !...

Jeanne Farmant

CORRESPONDANCE

Mme Guérin. — La bottine jaune est plus pratique que la bottine bleue.

Mme R. C. — Dans la gamme des dix teintes de poudre de riz, créées par Mme Rambaud, 8, rue Saint-Florentin, vous trouverez sûrement celle qui convient à votre teint.

THÉÂTRES

L'Opéra. — Aujourd'hui, matinée à 2 h. 1/2. Au programme : *l'Etranger*, action musicale en deux actes de M. Vincent d'Indy ; Mmes L. Bréval, Harnambour, Doyen, Hamelin, Nottick, Ronnevillie et Coisset ; MM. Delmas, Dufranne, Naron, Gouguet, Ernst et Lacomme ; *Graziella* (acte II, 2^e tableau), de M. Jules Mazellier ; Mlle Yvonne Gail et M. Lafitte.

L'orchestre sera dirigé par MM. Vincent d'Indy et Henri Büsser.

Une dernière qui a l'éclat d'une première. — M. Sacha Guitry et Mme Charlotte Lysès ont donné la dernière de *Nana* devant une foule aussi élégante et empressée qu'un public de première. On avait annoncé que ce spectacle quittait l'affiche bien avant la fin de sa carrière normale, par conséquent en plein succès, et de nombreuses personnes s'étaient donné rendez-vous au théâtre Antoine, non pour s'assurer de la vérité que leur seule présence eût créée, mais pour témoigner de la sincérité — une fois n'est pas coutume — d'un communiqué théâtral. Il y avait même des critiques, des courtoisies dans cette salle pleine, des gens d'esprit et des Parisiennes exquises. Le rideau est donc tombé sur des applaudissements enthousiastes. *Nana*, qui a vécu sans grande conscience, a su finir en beauté. D'elle-même elle est rentrée dans l'ombre, une ombre, d'ailleurs sans mystère, car, après avoir laissé la scène à l'homme qui assassinait, M. Sacha Guitry nous surprendrait fort s'il ne nous revenait avec la verve du Veilleur de nuit.

Les Trente Ans de Théâtre. — Aujourd'hui, à 8 heures, salle Lecourbe, 323^e Gala populaire des Trente Ans de Théâtre.

Aux Concerts-Rouge. — A 8 h. 30, *Symphonie* N° 7 (Beethoven) ; *le Faune* (Debussy) ; *Pantasio* (Ermand-Bonnel), pour piano ; œuvres de Sauvrezis, par Mme Mellot-Joubert et M. Brémont, de l'Opéra.

Bénévolance et solidarité. — La Fédération Nationale des Sociétés de Préparation Militaire de France et des Colonies donne le samedi 23 avril, au théâtre du Châtelet, une matinée extraordinaire au bénéfice exclusif de son hôpital auxiliaire N° 252 (7, rue Newton), créé depuis le début des hostilités, et de la Caisse de Secours pour les Orphelins de ses membres et de ses instructeurs morts au champ d'honneur.

Au programme, un clou, un seul, mais sensationnel : une revue de Rip, inédite.

Le comité de la Fédération Nationale s'est, en effet, adressé au célèbre humoriste qui a déjà tant fait pour les œuvres de guerre. Une fois de plus, Rip met son talent au profit de la charité.

Sa revue nouvelle, *la Revue des Etoges*, comprend trois actes entièrement inédits. Elle sera interprétée par Mmes : Mémenté (de l'Opéra) ; Marie Leconte et Berthe Cerny (de la Comédie-Française), Brunet et Edmée Favart (de l'Opéra-Comique), Ellen André, Alice Bonheur, Campton, Marthe Derrigny, Suzanne Després, Marguerite Deval, Jane Marcar, Mistinguett, Pretty Myrtil, Nina Myral, Jane Pierly, Yvonne Priempey, Simon-Girard, Alice de Tender, et MM. Jean Pélrier (de l'Opéra-Comique), Antoine, Paul Ardot, Harry Baur, Berthez, Victor Boucher, Clermont, Defreyn, Dorville, Diadem, Duquesne, Ombin, Gallipaux, Guyon fils, Huguenot, Magnard, Maurel, Mayol, Nihor, Palau, Signorini, le célèbre violoniste russe Tenenbaum. Un ballet somptueux, *l'Age d'or*, dont les décors et les costumes ont été dessinés par Georges Lepape, aura pour danseuse étoile Zambelli.

On peut dès à présent louer des places à la permanence de la Fédération Nationale, 16, rue de Grammont, et on pourra également louer des places à partir du 15 avril au théâtre du Châtelet.

JEUDI 13 AVRIL

La matinée

Opéra. — A 2 h. 30, *l'Etranger*, *Graziella* (acte II, 2^e tableau). **Comédie-Française.** — A 1 h. 30, *Andromaque*, *Polé de Carotte*.

Opéra-Comique. — A 1 h. 30, *Werther*, *les Noces de Jeannette*.

Odéon. — A 2 heures, *le Lion amoureux*.

Réjane. — A 2 h. 30, *Alsace*.

Trianon-Lyrique. — A 2 h. 15, *Rip*.

Même spectacle que le soir : *Ambigu*, 2 h. 15 ; *Antoine*, 2 h. 30 ; *Apollon*, 2 h. ; *Châtelet*, 2 h. ; *Cluny*, 2 h. 15 ; *Déjazet*, 2 h. 30 ; *Gallé-Lyrique*, 2 h. 30 ; *Grand-Guignol*, 3 h. ; *Théâtre*

CINZANO
VERMOUTH

FICHIETON D' « EXCELSIOR » DU 13 AVRIL 1916

21

Un Cœur blessé

ROMAN

par Edouard PONTIÉ

CHAPITRE XIX

Lison mariée

Et en effet une explosion formidable éclatait vers l'avant de l'*Ile-de-France*, dont la barque qui portait Lison était déjà assez éloignée.

Une colonne d'eau monta vers le ciel et parut tout englober autour d'elle.

Lorsque Lison put à nouveau distinguer quelque chose du paquebot où Robert était resté, elle ne vit plus rien qu'une masse verticale qui plongeait dans la mer, et qui disparut bientôt.

Cependant, dans le canot de sauvetage, deux marins et des passagers de bonne volonté faisaient force de rames pour s'éloigner des remous.

Copyright by Edouard Pontié, 1916. Reproduction, traduction et mise au cinéma réservés.

Michel, 8 h. 30, Porte-Saint-Martin, 8 h. ; **Palais-Royal**, 8 h. 30 ; **Marin-Bernhardt**, 9 h. ; **Variétés**, 9 heures.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia. — (Voir programme soirée.)
Gaumont-Palace. — A 2 h. 30. (Voir programme soirée.)
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — (Voir programme soirée.)

Omnia-Pathé (à côté des Variétés). — (Voir programme soirée.)

Tivoli-Cinéma. — A 2 h. 30. (Voir programme soirée.)

Folies-Dramatiques-Cinéma. — (Voir programme soirée.)

La soirée

Comédie-Française. — A 8 heures, *la Patz chez soi*, *la Figurante*.

Opéra-Comique. — Relâche.

Odéon. — A 8 heures, *le Lion amoureux*.

Théâtre Antoine. — Vendredi, à 8 h. 30, *l'Homme qui assassina*.

Ambigu. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi et dimanche, *Ma tante d'Honfleur*.

Apollon. — A 8 h. 15, lundi, mercredi, vendredi, dimanche (matinée et soirée), *la Cocarde de Mimi Pinson*. Mercredi, jeudi (matinée et soirée) et samedi, *Madame Boniface*.

Athènes. — Jeudi, *Théodore et Cie*.

Capucines (tél. 156-40). — Relâche pour répétitions générales du nouveau spectacle.

Châtelet. — Mercredi, jeudi, samedi, dimanche (mat. et dim.), à 7 h. 50, *les Exploits d'une petite Française*.

Gallé-Lyrique. — A 8 h. 30, *Trois femmes pour un mari*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *l'Expérience du docteur Lorde*, *le Masque*, *Une rage d'amour*, *la Lanterne* (mat. mer. et dim.).

Gymnase. — A 8 heures, *le Rubicon*.

Théâtre Michel. — A 8 h. 30, *le Petit intérieur*, *l'Anion 233*, *Une petite femme forte* (Otero, Diéterle).

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, *la Femme nue*.

Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, *Alsace*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Petit Café*.

Renaissance. — A 8 h. 30, *Une Nuit de noces*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — Relâche.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *le Pré aux Clercs*.

Variétés. — A 8 h. 30, *le Dindon*.

Vandœuvre. — A 8 h. 30, *Maciste et l'Expédition du capitaine Williamson*.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia. — 2 h. 30 et 8 h. 30, *Une Aventure de Mme Favart*, *Dévorées*, avec G. Marck et ses lions, 20 vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 30, *les Roses de la vie*, président et généralissime aux armées. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathé. — Pendant la bataille (drame), *les Mystères de la godelite* « la Panthère ». Actualités militaires.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — *La godelite* « la Panthère » (suite des Mystères), *l'Organisation des défenses en Orient* par le général Mahon.

COURS ET CONFÉRENCES

Aujourd'hui 13 avril, à 4 h. 1/2, à la mairie du neuvième arrondissement, rue Drouot, conférence-concert des Amis de Paris avec le concours de l'Union des Femmes Professeurs et Compositeurs de musique.

Aujourd'hui, 45, rue La Boétie, à 5 heures, M. Emile Sénart, de l'Institut, présidera une conférence de M. le comte Gréssaly, de Damas : *France et Syrie*.

Les Sports

FOOTBALL ASSOCIATION

Entente Belge contre Paris (U.S.F.S.A.). — Dimanche, à 3 heures, sur le terrain du C.A. de la Société Générale, à Auteuil-Boulogne, se rencontreront les Belges contre une équipe de Paris.

HIPPIQUE

Le pari mutuel en Angleterre. — Sir William Nelson vient de prendre en main un projet patronné par le Earl of Onkney, relativement à l'établissement sur les champs de courses anglais d'un service de pari mutuel à la française.

Correspondance

(Suite de la page 12)

O. Jeannelle. — Faites un mélange d'un tiers d'eau de rose pour deux tiers d'eau oxygénée à 12 volumes et après vos ablutions, le soir, lotionnez-vous le visage. Peu à peu vous diminuerez l'eau de rose pour ne mettre que l'eau oxygénée pure : les duvets perdront de leur force et finiront par disparaître. Si vous désirez de plus amples renseignements, envoyez-moi votre adresse.

Lectrice dévouée. — Si vous avez un médecin militaire dans votre village, il pourra vous renseigner. Faites donc une demande à l'hôpital le plus près de chez vous ou allez vous présenter vous-même.

J. F. A. G. — Je ne puis répondre à votre question. Je crois que les corrections violentes n'arrivent pas à un aussi bon résultat avec les enfants que le raisonnement et la persuasion.

La Bourse de Paris

DU 12 AVRIL 1916

Marché un peu plus hésitant aujourd'hui dans son ensemble. Les valeurs espagnoles, au parquet, et les industrielles russes, en coulisse, ont cependant fait exception et terminent en reprise plus ou moins accentuée. Nos rentes ont des fortunes diverses : tandis que le 3 0/0 perpétuel s'élève à nouveau jusqu'à 62,20, le 5 0/0 se raffermirait à 82,20.

Parmi les fonds étrangers, l'Extérieure progresse de 94,90 à 95,20. Russes peu modifiés.

Rien de particulièrement intéressant à signaler du côté des établissements de crédit. Irrégularité de nos grands Chemins : Nord, 1.265 ; Est, 720. Lignes espagnoles en progrès, le Nord-Espagne à 440, le Saragossa à 428 ; Andalous à 363.

Cuprifères diversement traitées : Rio, 1.730 ; Boléo, 795.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,81 ; Suisse, 117 ; Amsterdam, 250 ; Pétersbourg, 187 ; New-York, 603 1/2 ; Italie, 92 1/2 ; Barcelone, 585 1/2.

MESDAMES apprenez infirmière, manucure, pédicure, coiffure, massage médical. Prix réduits. Grande Ecole américaine, 130, rue de Rivoli.

POITRINE Grossesse, Beauté, Fermeté et Reconstitution par la préparation **SVÉLTA**, succès garanti. 9 fr. 60. Mme Polwan, 13, rue des Martyrs, Paris. (Notice).

FLEURS en MIE DE PAIN dernière création imitation absolue de la porcelaine de Saxe, par la méthode Adragant, 9, r. Castéja, Bordeaux. Boîte c. av. mod., p. poste 5 fr. 60.

LEÇONS AUTO particulières. Prépare au brevet militaire.

Garage BOB WALTER, 156, avenue Malakoff, Paris.

SAVON TRICAP
SANS RIVAL
POUR BLANCHIR et ADOUCIR la PEAU

ECLAT DES YEUX par le **Vif Kaïr**

Il intrigue souvent les personnes qui en admirent l'effet sans connaître le produit qui l'a causé.

Ineffaçable. Fait disparaître taches et rougeurs de l'œil. Flacon d'essai, franco, contre mandat : 2 fr. 50.

PARFUMERIE DE L'EDEN, 37, passage Jouffroy, Paris.

ASTHME
Soulagement et Guérison par les Capucins ou le Boudier
Dr. J. B. Toulon Pâm. — 8, 20, rue St Lazare, Paris
Exiger la signature de J. ESPIC sur chaque flacon

Le gérant : VICTOR LAUVERONAT.

Imprimerie 10, rue Cadet, Paris. — Volmard.

CHAPITRE XX

A bord du « Haifisch »

Il y avait maintenant cinq chaloupes qui naviguaient à peu près ensemble portant des survivants du naufrage.

Peu d'hommes se trouvaient à leur bord, à part quelques marins qui y étaient montés pour la manœuvre et des passagers qui s'étaient d'abord jetés à l'eau avant le torpillage, et qui avaient été recueillis.

Le vent s'était levé et la mer devenait dure. A peu de distance, le navire allemand immobile flottait lui-même un canot à flot.

La barque où se trouvait Lison fut la première que l'embarcation détachée du pirate vint aborder.

En excellent français, un officier commanda aux naufragés de se diriger vers le navire où on consentait à les accueillir.

Une demi-heure après, Lison était hissée véritablement par des cordages sur le pont du bateau allemand et transportée inerte à l'infirmerie du bord.

Le spectacle du torpillage de l'*Ile-de-France* et de la mort certaine de son mari avait dépassé les forces de la malheureuse.

Elle mit trois heures à reprendre connaissance et, quand elle ouvrit les yeux, elle vit avec horreur qu'elle était de nouveau prisonnière des Boches, comme autrefois !

Le pirate allemand sur lequel elle était se nommait le *Haifisch* (le Requin) et courait les mers depuis trois mois en se transformant par toutes sortes de maquillages.

Il était anglais et se nommait *City-of-Swansea*

pour approcher du paquebot *Ile-de-France* sans éveiller de soupçons.

Lorsque Lison put se lever et monter sur le pont, afin de prendre l'air, elle remarqua que les matelots étaient en train de peindre sur les flancs du navire les couleurs suédoises et d'écrire à l'avant « *Bergen* » en grosses lettres blanches.

Et comme elle contemplait ce travail, elle vit s'approcher l'officier qui avait ordonné aux canots de sauvetage de rallier le bord du pirate allemand.

— Vous regardez faire la toilette du bateau, madame ; dit-il. Vous voyez, nous allons essayer de revenir à Hambourg, et nous trouverons des torpilleurs anglais sur notre route !

« Dieu punisse l'Angleterre ! et, en attendant, l'aigle allemand doit être rusé. C'est pour cela que nous devenons Suédois... »

Lison, sans répondre, lui tourna le dos.

Il y avait beaucoup de passagers de toutes nationalités à bord du *Haifisch* : des Français, des Anglais, des Italiens, des Belges, et trois Américains, qui protestaient avec vigueur contre cette atteinte à leur liberté.

Le pirate avait fait bonne chasse dans l'Atlantique.

Mais il était, paraît-il, signalé partout, et il jugeait plus prudent de rentrer s'il le pouvait, en forçant le blocus, dans le port de Hambourg.

Les prisonniers à bord disaient entre eux qu'ils étaient assurés d'être libérés une fois arrivés en Allemagne.

On rattrerait dans leur pays toutes les femmes et les enfants et les hommes trop âgés pour avoir des obligations militaires.

Ils souhaitaient presque d'être bientôt à bon port.

UN FER ROUGE!



« C'est comme si on m'enfonçait un fer rouge dans l'estomac. »

Voilà ce que disent généralement ceux qui souffrent de tiraillements, car la douleur qu'ils éprouvent donne en effet la pénible sensation d'une brûlure au creux de l'estomac.

Le phénomène se complique souvent de dilatation, de renvois, de pesanteurs, provoquant des insomnies ou des cauchemars.

Pour supprimer tous ces maux il suffit de se mettre pendant quelques semaines au régime du Phoscao, ce merveilleux aliment végétal qui nourrit et fortifie sans fatiguer l'appareil digestif, qui régénère le sang et régularise les fonctions de l'estomac.

Le Phoscao est d'un goût délicieux; il ne constipe pas; sa préparation est instantanée et il est digéré par les organismes les plus délicats.

Envoi gratuit d'un échantillon. Ecrire :

PHOSCAO

(Spécialité française)

9, rue Frédéric-Bastiat, Paris.

En vente : Pharmacies et épiceries : 2 fr. 45 la boîte.



Turc Unifié, Rente Aut.-Hongr. Bulg.
Achète au comptant coupons. Simon, 49, rue Lafayette.

Pilules Galton

contre l'OBESITÉ, à base d'Extraits végétaux.

Réduction des Hanches, du Ventre, des Bajoues, etc. sans danger pour la santé.
PRINCIPE NOUVEAU — CURÉ ÉCONOMIQUE, DONNANT TOUJOURS LES MEILLEURS RÉSULTATS.
Le flacon avec instructions 5 25 (sans emballage 5.50). J. RATTE, ph., 45, Rue de l'Échiquier, Paris.



CREDIT FONCIER DE FRANCE

Tirages des 5 et 14 Avril 1916

Les obligations désignées ci-après sont remboursables par les Lots suivants :

Commune 2,60 % 1879	64.114	100.000 fr.
Commune 3 % 1880...	362.152	100.000 —
Commune 3 % 1891...	476.762	100.000 —
Commune 2,60 % 1899.	214.353	100.000 —
Foncier 3 % 1909.....	1.142.798	100.000 —
Foncier 2 % 1903.....	39.927	100.000 —

La liste complète sera publiée dans le BULLETIN OFFICIEL des Tirages du Crédit Foncier qui paraît le 4 et le 16 de chaque mois et donne les numéros de tous les titres sortis aux 84 tirages annuels, qui attribuent des lots à 4.054 obligations dont 3 sont remboursables par 250.000 fr., 6 par 200.000, 5 par 150.000 et 70 par 100.000 fr.

Les abonnements partent du 1^{er} de chaque trimestre
Prix : France 1 fr. — Etranger : 2 fr. par an.

PROSTATE ET MALADIES DES VOIES URINAIRES

L'homme souffre et meurt par son appareil urinaire, et particulièrement par sa prostate, beaucoup plus que par n'importe quel autre organe. Il n'existe pas de maladies entraînant des conséquences aussi pénibles et désastreuses, tant au moral qu'au physique. Or, il est parfaitement prouvé aujourd'hui que toutes ces affections, même dans leurs formes graves et invétérées (hypertrophie de la prostate, prostatite, urétrite, cystite, gonée malinale, filaments, rétrécissements, inflammation, congestion, engorgement, besoins fréquents, infection, rétention, etc.) sont complètement guéries sans intervention dangereuse, sans opération, par la nouvelle et sérieuse méthode du Laboratoire Urologique. Cette nouvelle méthode scientifique, extrêmement efficace et tout à fait spéciale, possède une puissance curative profonde de beaucoup supérieure à tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour pour la guérison de ces redoutables maladies. Elle conduit à une véritable guérison complète et définitive tout en étant absolument inoffensive et facilement applicable par le malade sans perte de temps. Rappelons que le Laboratoire Urologique de Paris, 8, rue du Faubourg-Montmartre, répond gratuitement aux demandes de consultation qui lui sont adressées par lettres détaillées ou par les malades qui se présentent.



Amateurs de bon café

ASSUREZ-VOUS la préparation parfaite arôme concentré économie d'un quart avec le nouveau filtre double
LE TONNEAU brev. S. G. D. G.
Notice explicative gratis. Envoi de l'appareil franco contre mandat de 8 fr. 95.
VOISIN, 2, rue Remparts-d'Alain, Lyon



AUTO-LEÇONS BREVETS civil, militaire sur ses autos luxe. Forfait examen 16 fr. Maison 1^{er} ordre. George, 77, av. Gde-Armée, à côté M^{me} Peugeot.



AGRÉABLES SOIREEES

DISTRACTIONS du POILUS

PREPARANT à FETER la VICTOIRE
Cartes Catalogue (envoi gratis), par la Société de la Gaîté Française, 85, r. du Faubourg St-Basile, Paris (10^{me}).
Fables, Physique, Ambroisies, Primes Gai, Art de Plaire, Hypnotisme, Sciences occultes, Chansons et Monologues, de la Guerre, Hygiène et Beauté. Librairie spéciale

FEMMES QUI SOUFFREZ

de Maladies intérieures, Métrite, Fibrome, Hémorragies, Ovarites, Tumeurs, Pertes blanches, etc.

REPRENEZ COURAGE

car il existe un remède incomparable, qui a sauvé des milliers de malheureuses condamnées à un martyre perpétuel, un remède simple et facile, qui vous guérira sûrement, sans poisons ni opérations, c'est la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

FEMMES qui SOUFFREZ, auriez-vous essayé tous les traitements sans résultat, que vous n'avez pas le droit de désespérer, et vous devez, sans plus tarder faire une cure avec la JOUVENCE de l'Abbé Soury.



La Jouvence de l'Abbé Soury n'est la santé de la Femme

FEMMES QUI SOUFFREZ de Règles irrégulières, accompagnées de douleurs dans le ventre et les reins; de Migraines, de Maux d'Estomac, de Constipation, Vertiges, Étourdissements, Varices, Hémorroïdes, etc.

Vous qui craignez la Congestion, les Chaleurs, Vapeurs et tous les accidents du RETOUR D'ÂGE, faites usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui vous guérira sûrement.

Le flacon 3 fr. 75 dans toutes Pharmacies, 4 fr. 25 franco. Les 3 flacons 11 fr. 25 franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.
(Notice contenant renseignements gratis.) 22

Mais Lison ne s'intéressait nullement à ces espérances.

A peine mariée, elle se voyait déjà veuve. En outre, le contact des Allemands lui était odieux.

Que lui importait l'avenir : il ne pouvait plus rien lui apporter pour cicatriser sa blessure.

Elle passait ses journées sur le pont, par tous les temps, enveloppée dans un manteau de marin, à contempler l'horizon pour voir si elle n'apercevait pas les fumées noires d'un navire de guerre, capable de donner la chasse et de couler le maudit *Haifisch* sur lequel elle se trouvait.

Il lui importait peu de périr dans ce nouveau torpillage, pourvu que le pirate de Hambourg allât par le fond.

On approchait pourtant sans incidents de l'embarcadere de l'Elbe. C'était la nuit, et le *Haifisch*, ou mieux le *Bergen* marchait tous feux éteints.

Lison était demeurée sur la plage arrière du navire, dans une obscurité profonde, lorsque soudain un jet de lumière, comme un pinceau gigantesque, vint balayer tout le bâtiment, tandis qu'un coup de canon résonnait sur les flots.

Un destroyer anglais prenait en chasse le pirate, en appuyant sa volonté de l'arrêter par un obus éclatant sur l'eau en signe d'avertissement.

Mais le *Haifisch* se contentait de forcer ses feux pour s'enfuir plus vite.

Il avait à bord, depuis la veille, un pilote qui n'avait certainement pas été rencontré par hasard.

C'était cet homme qui dirigeait la fuite à travers les champs de mines, et par des chemins qu'il connaissait bien.

Mais le destroyer était hardi, et ne voulait pas abandonner une proie possible.

Maintenant, à bonne portée, il bombardait le fuyard.

Deux projectiles l'atteignirent!

A chaque coup, Lison se réjouissait, pensant que l'obus définitif allait faire sombrer le pirate.

Comme elle était loin, dans cette nuit brumeuse sur la mer du Nord, de la belle terre de Provence, et du soleil lumineux de Pâques, lors de son mariage avec Robert!

Pourtant, il n'y avait pas tout à fait trois mois, qu'appuyée sur son bras, elle était sortie de l'église!

Et voici que lui avait péri dans le torpillage du paquebot qui les amenait en Amérique. A son tour, elle allait sombrer avec son assassin.

Mais non, son heure n'était pas encore venue, sans doute, car le petit navire anglais semblait avoir cessé sa poursuite.

Lison ne voyait plus la lumière de ses projecteurs, son artillerie s'était tue.

Il n'usait pas certainement s'aventurer plus avant dans les champs de mines.

Au matin, le *Haifisch* débarquait dans le port de Hambourg tous ses prisonniers.

Et Lison s'en fut de nouveau comme autrefois, entre deux rangées de baïonnettes et de casques à pointe, vers une geôle allemande.

Combien cette épreuve lui aurait été légère, si elle avait su que là-bas dans l'Atlantique, Robert après quinze heures passées sur un radeau, avait été recueilli par un croiseur anglais en patrouille, et que maintenant il était sain et sauf, à Madère, en attendant des nouvelles qui ne lui arrivaient point.

El lui aussi croyait Lison perdue à jamais.

Mais ni l'un ni l'autre ne pouvaient rien connaître de leur sort différent.

Robert attendait le passage d'un navire qui le ramènerait en Europe, où il pourrait s'enquérir autrement que par des télégrammes vagues qui ne savaient lui apporter que de douloureuses imprécisions.

Quant à Lison, elle ne comptait sur rien à part un miracle.

Et comme elle en avait déjà connu un, lors de sa fuite dans la Forêt Noire, ayant été sauvée en aéroplane, elle ne pensait pas que jamais pour elle il put s'en présenter un second.

Un miracle est chose qui ne se renouvelle pas dans la vie.

CHAPITRE XXI

Anciennes connaissances

La maison « Mandel et fils », dans la Kaiserstrasse, à Francfort, est bien changée par une année de guerre!

Et celui qui la vue, ruche bourdonnante, en juillet 1914, ne la reconnaît guère s'il passe devant elle ce 2 août 1915, anniversaire du jour où Karl Mandel, le fils, est parti se battre pour le roi de Prusse, dans cette France dont il n'est pas revenu.

Tout d'abord, il n'y a plus de caisses de geraniums aux fenêtres, plus de stores rayés jaune et vert, mais des volets clos, et, derrière ces volets, des ateliers vides.

Ce n'est plus le temps où Mlle Lison Bergère, de Paris, créait des modèles de robes pour Mme la colonelle Donnerstein, et où Herr Mandel père encourageait Herr Mandel fils à demander Mlle Lison en mariage pour garder gratuitement « la première », qui faisait le succès de la maison.

(A suivre.)

UNE COURSE EN MUSIQUE



Une nouvelle forme du sport anglais! La musique d'un régiment londonien vient d'inventer mieux que le « pas redoublé », mais le pas de gymnastique orchestré. Pendant plusieurs kilomètres, les exécutants ont réussi à garder la mesure. Le public ne les suivait pas. Mais chacun des musiciens a été heureux de pousser la dernière note d'un morceau qui comportait peu de *soupir* et point de *pause*.

LES "POMPIÈRES" DE LONDRES



SAUVETAGE PAR LA FENÊTRE



COMMENT ON TRANSPORTE LES VICTIMES



UNE GRANDE ECHELLE

Les Londoniennes ont pensé que, suppléant les hommes partis aux armées, elles ne devaient reculer devant aucun des métiers difficiles essentiellement masculins et pour lesquels elles n'étaient certes point nées. Aussi la ville de Londres a-t-elle ses « pompières ». Elles se rassemblent quotidiennement pour l'exercice du feu et sont réparties en des permanences d'où elles sont prêtes à courir vers tous les points de la capitale où pourraient se produire des incendies résultant des zeppelins.